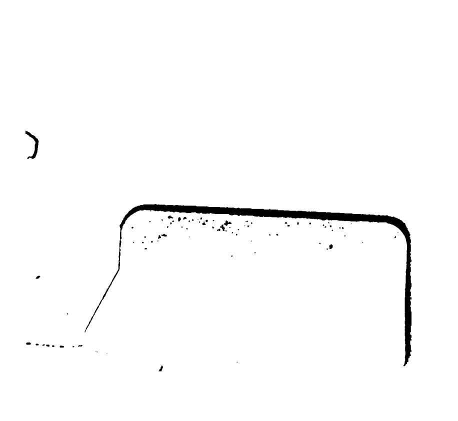


NVZI
Secundus



BAISERS ET ÉLÉGIES

DE

JEAN SECOND.

SE TROUVE AUSSI

CHEZ COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire ;

MONGIE, cour des Fontaines, n. 1, au coin de la rue du Lycée, près le palais du Tribunat ;

DELAUNAY, palais du Tribunat, galerie de Bois ;

TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille ;
Et les PRINCIPAUX LIBRAIRES.

BAISERS ET ÉLÉGIES

DE

JEAN SECOND,

AVEC LE TEXTE LATIN,

ACCOMPAGNÉS de plusieurs morceaux de THÉOCRITE, d'ANACRÉON, de GUARINI et du TASSE, traduits en vers français;

SUIVIS

DE QUELQUES BAISERS INÉDITS:

PAR P.-F. TISSOT.

PARIS,

CHEZ FAIN et C.IE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n. 25;

Et à la Librairie de A-G. DEBRAY, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

SEPTEMBRE 1806.

VATI,

Jani Secundi Basia Gallico sermone
à se reddita, edituro.

Basia Tissotus, Jano cantata Secundo,
Dùm Gallis offert, ritè legenda, suis;
Aurato quantùm Aonio præstantior oestro,
Et Veneris rabido quàm magis igne calens!
Sæva Cupidineis aptantur spicula nervis,
Percussura novas spicula Juliolas.
Haga, tuus blandæ vates subrisit amanti,
Elysiâ et sensit vulnera valle nova.

P.-H. MARRON.



PRÉFACE.

La littérature hollandaise, peu répandue chez nous, est riche et féconde. Elle possède, dans les genres les plus élevés, des ouvrages où brillent des beautés d'un ordre supérieur. Parmi ses poëtes, les uns ont embouché, avec succès, la trompette héroïque; les autres ont prêté à Melpomène un langage digne d'elle; d'autres encore, doués par la nature de la grâce ou de la mollesse antiques, ont essayé de ranimer la lyre si long-temps muette d'Ovide et d'Anacréon. Tels sont Corneille Hooft, le grand pensionnaire Catz, Hubert Poot, rivaux dans leur langue maternelle du poëte de Sulmone ou du vieillard de Théos; l'illustre et savant Vanderdoës, plus connu dans les lettres sous le nom de Douza, Daniel Heinsius, Réland, Lernutius, Jordens, Van-Santen, M. Hoeufft, tous favoris des muses latines; et, enfin, Jean Second, leur prédécesseur, honoré d'eux comme leur maître, comme le plus digne émule des modèles anciens.

Ce jeune poëte, né à La Haye, le 14 novembre 1511, de Nicolas Everard, président au conseil suprême de Hollande, et d'Élise Bladelle, son épouse, issue de la famille Bliont, famille très-considérée en Flandre et dans le Brabant pendant les quinzième et seizième siècles, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. On ne sait rien de particulier touchant ses premières années, sinon que, comme Voltaire, il bégayait des vers au sortir du berceau; mais quelques renseignemens sur son éducation annoncent qu'on ne lui laissa point perdre dans la dissipation et l'oisiveté le temps précieux où l'âme doit recevoir la semence féconde de tout ce qui est beau et bon. Il eut pour précepteurs, dans les langues savantes, Rumold Steyne-Meulen et Jacob Volcard, tous deux renommés pour leur savoir, tous deux pleins d'une tendre affection pour les talens et la personne de leur élève.

Rien ne nous apprend quels furent les hommes chargés de développer les germes de son talent pour la peinture, la gravure et la sculpture, L'école flamande commençait à briller; peut-être la vue de ses ouvrages, un penchant décidé, une merveilleuse facilité, ont-ils

été les seuls maîtres de Jean Second dans les arts. Un père célèbre par des ouvrages de jurisprudence lui donna les premiers élémens de cette science, et l'envoya achever ses études dans cette partie à Bourges. André Alciat, de Milan, que les bienfaits d'un prince, ami des lettres, avaient appelé et fixé dans cette ville, y tenait alors une chaire de droit fréquentée par la jeunesse studieuse de toute la France. Jean Second fit une amitié tendre avec son professeur et plusieurs personnages distingués dans la poésie ou les arts, tels que Salmon Macrin, poëte latin de Loudun, surnommé l'*Horace français*, contemporain de Marot et l'un des familiers de François I.er, Corneille Musius, Hollandais célèbre, Viglius Zuichemus, Antoine Caymus et Jérôme Montius, tous deux Milanais, et Le Clercq, auquel il a adressé sa neuvième élégie du livre premier. Au milieu de ce cortége d'aimables condisciples, il cultivait à la fois les lettres, les arts et la jurisprudence. Ses progrès dans cette étude, aride pour une imagination riante comme la sienne, furent si rapides que son maître charmé s'empressa de lui donner le laurier académique et le bonnet de docteur. Le 4 mars 1533, Alciat et ses nombreux

disciples, tous enthousiastes de Jean Second, le reconduisirent sur le chemin de Paris, où il devait repasser pour retourner dans sa patrie; chacun d'eux, en le quittant, lui donna des témoignages des plus vifs regrets. Je ne sais si les ordres paternels ou le soin de sa fortune entraînèrent de nouveau notre jeune poëte dans les voyages; mais arrivé à Malines le 30 avril suivant, il quitta cette ville le 28 mai de la même année.

Ici je suis arrêté par une contradiction assez singulière entre Jean Second et ses historiens. Foppens rapporte, dans sa Bibliothéque Belgique, qu'au sortir de Bourges notre auteur partit pour l'Italie, où il devint secrétaire du pape Paul IV. Après Foppens, d'autres érudits ont répété la première de ces assertions. Cependant Jean Second lui-même dans le récit de ses voyages, publiés par Daniel Heinsius, trace presque jour par jour son itinéraire de Bourges à Malines, et de cette dernière ville en Espagne. Si je consulte les deux touchantes élégies d'Adrien Marius et de Nicolas Grudius, sur la mort de leur frère, je vois dans la première un récit circonstancié du voyage d'Espagne, et pas un mot sur celui d'Italie : la seconde, plus précise encore, dit seulement que Jean Second avait

la confiance de Charles-Quint, qui se servait de lui pour écrire les choses les plus secrètes aux grands dé Rome et au souverain pontife. Je crois donc qu'il est hors de doute que Jean Second n'a point visité l'antique maîtresse du monde. Ah! s'il eût touché cette terre sacrée de l'Italie, s'il eût foulé sous ses pieds la cendre révérée de tant de grands hommes anciens et modernes, surtout si l'époque à laquelle il a vécu, lui eût permis de voir en même temps l'Apollon du Belvédère et la Transfiguration de Raphaël, le Capitole et la Basilique de Saint-Pierre, avec quels traits de feu son imagination poétique et sensible à toutes les beautés des arts, nous aurait peint son enthousiasme et son ravissement! quels vers auraient inspirés à leur élève la maison d'Horace et le tombeau de Virgile!....

Jean Second passa avec l'un de ses frères en Espagne, où le cardinal Tavère, archevêque de Tolède, le fit son secrétaire. Calme et recueilli dans ce poste honorable, il se livra à sa passion pour les Muses. Le bruit de ses talens s'étant répandu à la cour de Charles-Quint, ce prince l'appela auprès de lui et l'attacha à sa personne. Il alla plus loin, et soit vivacité d'amitié, soit désir d'avoir pour témoin de ses exploits un

poëte capable de les chanter dignement, il emmena Jean Second avec lui dans l'expédition de Tunis. Les fatigues de la navigation et celles de la guerre, unies à quelques excès dans les plaisirs et aux ardeurs d'un climat plus chaud que le sien, eurent bientôt mis ce jeune homme hors d'état de profiter plus long-temps des bontés de l'empereur. On lui conseilla de retourner promptement dans la Belgique. Il était mourant, et conservait à peine l'espoir de revoir la terre natale; lui-même l'a témoigné dans ses adieux à l'Espagne. Mais à peine eut-il respiré cet air de la patrie plus doux que les parfums de l'Orient, suivant l'expression admirable de Rousseau, à peine eut-il reçu les embrassemens de sa famille qu'il parut ranimé et guéri. Sa mère et ses sœurs lui avaient arraché la promesse de renoncer pour jamais au dangereux séjour de l'Espagne, et de se fixer auprès de Georges d'Egmont, évêque d'Utrecht, abbé de St.-Amand, en Hainaut, qui le demandait pour secrétaire. Peut-être cette promesse eût-elle été difficile à tenir; car l'empereur Charles-Quint, charmé des talens oratoires de son poëte favori, qu'il n'avait pas oublié, se proposait de le rappeler e de l'envoyer à Rome complimenter le saint-

père. Quoi qu'il en soit, Jean Second se rendit auprès de son nouveau protecteur; mais bientôt une fièvre maligne, reste ou suite de sa maladie, le saisit et l'emporta au bout de quatre jours. Ses parens, dont il était tendrement aimé, consacrèrent leur douleur par un tombeau en marbre. On y lisait cette simple et touchante inscription: « Une mère, des frères, des sœurs, ont élevé dans la ville de Tournai, dans l'abbaye de St.-Amand, ce monument des plus tristes regrets à Jean Second, natif de La Haye, orateur, peintre, sculpteur et poëte, également habile et célèbre, enlevé à leur amour par une mort prématurée. Il a vécu vingt-quatre ans, dix mois et dix jours; il est mort l'an de grace 1536, le huitième jour du mois d'octobre.

Au milieu des fureurs d'une guerre civile et religieuse le tombeau de Jean Second fut violé et détruit par les anabaptistes. Cette secte, devenue si tolérante et si douce, était alors composée de tigres altérés de sang, et renouvelait tous les excès du fanatisme des iconoclastes. Charles de Par, successeur de Georges d'Egmont dans la dignité d'abbé de St.-Amand, fit rétablir le monument par respect, était-il dit

dans l'inscription, pour la mémoire d'un si heureux génie.

Jean Second paraît avoir beaucoup aimé les femmes. L'objet de sa première passion s'appelait Julie. Les recherches les plus exactes n'ont rien pu m'apprendre de particulier sur sa famille et sur sa naissance. Son Tibulle composa pour elle un livre d'élégies pleines de passion et de grâce; mais elle n'en fut pas plus constante, l'hymen l'enleva sans peine à l'amour. A juger de sa douleur par ses vers, Jean Second fut très-sensible à la perte de Julie, il la regreta toujours. Je ne sais si c'est la faute des poëtes érotiques ou celle des femmes; mais Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, Jean Second, se sont plaints de leurs maîtresses, et le plus tendre, le plus touchant d'entre eux, Parni lui-même a pleuré l'infidélité d'Éléonore. Après trois années de regrets et quelques goûts passagers, l'âme ardente de Jean Second se laissa surprendre encore au charme de la beauté; une Espagnole, immortalisée par lui sous le nom de Neæra, l'enchaîna à son char: cette femme, hautaine et capricieuse, avait sans doute plus d'ardeur pour les plaisirs que de véritable tendresse; car il paraît qu'elle donnait des rivaux à son poëte;

c'est du moins ce que font croire les plaintes amères exhalées dans une des élégies de Jean Second. Mais s'il a eu le sentiment de sa force et la conscience de son talent, il a dû pardonner à sa maîtresse. Elle lui a inspiré ces baisers délicieux et quelquefois dignes de Catulle, que tous les gens de goût connaissent et relisent. Parlons maintenant des divers ouvrages de notre poëte ; nous aurons encore, en les examinant, la satisfaction de montrer à nos lecteurs les trésors de sa belle âme, et de faire aimer l'homme en louant l'écrivain.

On a de Jean Second des épigrammes, des odes, des pièces funèbres, des sylves, deux livres de lettres, trois livres d'élégies, un livre de baisers, sorte de composition dont il est l'inventeur, quelques fragmens de vers, et une relation en prose de ses voyages. Dans ces compositions on retrouve, comme partout dans Ovide, le génie poétique ; partout on voit que la pensée se présentait toujours à Jean Second revêtue d'une image, et que la langue des dieux était sa langue naturelle. Les expressions les plus élégantes, les tours les plus éloignés de la prose, la précision ou l'abondance semblent ne lui avoir coûté aucun effort. Rien n'est plus sé-

duisant que sa facilité, et, pour comble de bonheur, elle ne dégénère jamais en un vain luxe d'esprit. La lecture de ses vers, toujours harmonieux, nous fait éprouver le même plaisir que la conversation variée, fleurie, de ces femmes rares qui joignent l'instruction aux grâces de l'esprit, et dont les paroles transmises par un organe agréable, s'insinuent dans le cœur en flattant les oreilles. Les épigrammes de Jean Second ne rappellent ni la licence, ni la mordante âcreté de Martial et de Catulle : elles sont dans le goût grec, et contiennent plutôt une pensée ingénieuse et délicate qu'une plaisanterie ou une satire. Quelques-unes, cependant, ont un trait assez fin, et feraient honneur aux meilleurs écrivains. J'ai trouvé dans ce livre une pièce digne de remarque, sur la tour de Nesles, repaire des débauches d'Isabeau de Bavière, et d'où cette nouvelle Messaline faisait jeter dans la rivière ses amans cousus dans un sac. Cette tour, placée immédiatement en face de l'hôtel de la Monnaie, a été détruite à l'époque de la construction du pont Neuf; mais il paraît qu'elle tombait en ruine, et qu'elle était entièrement abandonnée sous François I.er Les imprécations de Jean Second contre cette coupable

reine sont pleines de verve, et respirent une vertueuse indignation.

L'enthousiasme lyrique ne m'a point paru régner dans le livre des odes : elles sont toutes dans le genre modéré et gracieux. Je ne crois pas que Parni lui-même regretât d'avoir écrit celle adressée à Adrien Goésius, sur son prochain mariage, et la onzième, sur de jeunes filles qui avaient dansé devant l'auteur. Par un hasard assez singulier, la douzième ode de Jean Second contient une invocation au ciel, contre la secte furieuse qui a renversé son tombeau.

Les sylves de notre auteur méritent plus de louanges que ses odes : il y paraît avec tous ses avantages. Elles offrent une pièce de vers charmante sur l'instabilité des choses humaines ; une églogue intitulée Orphée, où plusieurs détails sont d'une grâce et d'une pureté exquises ; témoins les vers suivans :

Phœbe pater, si non falsos mihi narrat amores
Calliope, sume hanc citharam, mihi tensa remissæ
Deficiunt ad fila manus : tu pollice luctum
Elice de fidibus, qualem Peneia Daphne
Cortice tecta novo, trunco exaudivit ab imo
Damnavit que suos nutanti vertice fastus :
Qualem labenti super ingeminans Cyparisso,

Pro puero ramis lugubribus inclinatus,
Oscula fixisti ligno suprema dolenti :
Qualem effundebas funesti in crimina disci,
Optima quùm tellus, generoso fœta cruore,
Ad tua purpureum submisit basia florem,
Dilectum florem, pro dilecto Hyacintho.

Si je ne me trompe, c'est là de la poésie antique. Mais ce qu'il faut surtout remarquer dans les sylves, c'est la fiction du palais de la Richesse : le poëte, après avoir décrit ce palais et la reine qui l'habite, sous les couleurs les plus brillantes, représente les divers personnages qui composent sa cour.

« D'un côté, Mars, Bellone, dont les san-
« glans exploits ont pour but d'arracher l'or
« aux malheureux vaincus ; de l'autre, la Paix
« au visage riant et tranquille, les cheveux
« couronnés d'épis, tenant dans sa main une
« branche d'olivier ; autour d'elle Bacchus et
« Cérès laissent tomber de toutes parts des
« fruits qui se convertissent en or aussitôt
« qu'ils ont touché la terre. La Fortune partage
« la puissance de la Richesse, et repose auprès
« de son trône, appuyée sur un globe tout par-
« semé d'or et de pierreries : elle mène à sa
« suite la Faveur trompeuse, l'Orgueil au front

« audacieux, à l'œil élevé vers le ciel; l'Orgueil « enflé de ses succès, de sa beauté ou de ses « trésors, poursuivant de vaines chimères, et « superbe au milieu d'une foule d'adulateurs. « Vis-à-vis de la Fortune, indignée de leur pré« sence, s'élèvent la Vertu, son émule, qui la « regarde en face et la méprise, le Travail infa« tigable, et tous les arts, soutien et charme de « la vie humaine. Environnés d'un cortége de « rois et de princes qui leur servent de satelli« tes, on voit dans le palais les ministres de la « religion : déserteurs de la simplicité des « premiers temps de l'Église et de la besace « évangélique, ils brillent revêtus d'un man« teau de pourpre; leurs cheveux sont arran« gés avec un art profane, et leur tête est cou« verte d'une mître dont l'or et les diamans « éblouissent les yeux. Un peu plus loin, les sa« crés interprètes des lois, se prosternant aux « pieds de la Richesse, baissent humblement la « tête devant elle; plus flexibles que Protée, au « plus léger signal ils prennent toutes sortes de « formes devant la déesse, qui rit de leur sou« plesse, et partage la joie immodérée de la « Rapine assise à côté d'elle, et dont la robe tis« sue d'or est arrosée du sang des malheureux ».

Une foule d'idées gracieuses complètent ce morceau plein d'imagination, où la raison est revêtue des plus brillantes couleurs de la poésie. Je ne puis passer sous silence que l'on ne trouve que deux poëtes dans le palais de la richesse, encore y sont-ils entrés à la faveur d'un brillant déguisement qui a trompé la déesse. Jean Second composa cette pièce chez le cardinal de Tavère, en Espagne, et l'envoya à Pierre Le Clercq, son ami, avec une agréable épître, (la douzième du premier livre).

Je reprocherai aux lettres de Jean Second d'être un peu monotones. On n'y trouve point l'esprit et l'atticisme d'Horace : elles sont trop soignées, trop poétiques, et manquent de cet abandon, de cette aimable négligence qui font le charme et le prix du commerce épistolaire. Jean Second écrit et ne cause point dans ses lettres, qu'on pourrait plutôt appeler des élégies. Mais si le goût, qui exige toujours dans chaque composition le ton et le style du genre, condamne sous ce rapport les lettres de notre auteur, la justice ordonne de lui tenir compte des beautés qui compensent ce défaut. Une douce mélancolie, une grâce, une précision, une variété d'expressions rares, recommandent ce re-

cueil, et n'en font pas pourtant le plus grand mérite. Ce qui attache, ce qui intéresse dans cette lecture, c'est l'âme du poëte qui se montre à découvert. Tous les sentimens tendres, élevés, toutes les affections religieuses de l'homme remplissaient cette âme généreuse. Parle-t-il de la terre natale? c'est la patrie des arts, du génie et des vertus. Éloigné d'elle, il souffre, il est infortuné : mourant en Espagne, il se hâte de revenir dans son pays, il veut le revoir avant d'expirer, il tremble de laisser ses cendres dans une terre étrangère. Éloigné de ses parens, il ne peut supporter leur absence. Il se les représente toujours prêts à succomber sans qu'il puisse leur fermer les yeux, et leur rendre les derniers devoirs. Pour charmer sa tristesse, il fait leur portrait de mémoire, et l'envoie à un parent chéri. Quel tendre attachement il avait pour ses sœurs et ses frères ! l'un d'eux, son compagnon fidèle, l'a suivi en Espagne; il n'en parle que comme de sa seule consolation dans l'exil. Les autres, il leur écrit sans cesse, sans cesse il s'occupe d'eux, et l'expression du même sentiment est partout variée avec un art, et pourtant avec un naturel infini. Au reste, je dois le dire, les vertus et les talens paraissent avoir été

un patrimoine commun dans cette famille. On a vu quel était le mérite de son chef. Il eut six fils.

Trois d'entr'eux se distinguèrent par leurs dignités et leur savoir : deux autres, nommés Adrien Marius et Nicolas Gradius, unirent à beaucoup de mérite un talent distingué pour les vers; ils furent au-dessus de tous les poëtes de leur temps, et méritèrent une place honorable auprès de leur jeune frère Jean Second, qui a laissé un nom justement célèbre. Enfin, pour couronner l'œuvre, Isabelle, leur sœur, qui s'était fait religieuse, fut très-instruite, et écrivait avec élégance en vers latins. Il n'y a peut-être pas un autre exemple d'une seconde famille également favorisée de tous les dons de la nature et de la fortune. Mais le sentiment qui déborde surtout du cœur de Jean Second, c'est l'amitié. Personne, excepté notre La Fontaine, ne lui a prêté un langage et des pensées plus dignes d'elle ; j'ose dire, sans craindre le reproche d'un ridicule enthousiasme de traducteur, que la onzième lettre du premier livre, adressée à Sibrande-Occo, est un hymne quelquefois sublime à l'amitié. On trouvera cette lettre dans ce recueil.

Les dix-neuf baisers de Jean Second, dont je

hasarde aujourd'hui la traduction entière, sont le plus brillant de ses titres à la gloire. La poésie en est gracieuse, pleine d'images, souvent passionnée jusqu'au délire, et naturelle toutes les fois qu'elle est vraiment passionnée. Son style, quoiqu'éloigné d'atteindre à la pureté des écrivains du siècle d'Auguste, surtout à leur admirable clarté, sent l'antiquité, annonce partout un homme qui en est rempli. L'oreille retrouve quelquefois avec un vif plaisir dans ses poésies l'harmonie presque musicale des vers de Virgile et de Tibulle.

Jean Second choisit bien son sujet, compose avec sagesse, et ne sort point du cadre qu'il s'est tracé; mais quelques-uns de ses baisers manquent de sens, première qualité des grands comme des petits ouvrages, ou de chaleur et d'âme, grave défaut dans un poëte et dans un amant. Des baisers froids ne se pardonnent guère. Quelquefois encore il est obscur et recherché, et son style offre des mignardises non moins réprouvées par le goût que par la passion. En récompense, avec quelle chaleur, quel coloris, quelle variété de tons et de pensées, il a peint les transports et l'ivresse de l'amour! Tous les amis des lettres admirent ce brûlant Catulle loué par

Fénélon; je n'aurai pas la témérité de comparer Jean Second à ce poëte, mis avec raison au nombre des classiques; mais si mon auteur a quelquefois surpassé son modèle en l'imitant, ne me sera-t-il pas permis de le regarder comme le plus brillant élève de ce grand maître (*).

J'ai traduit Jean Second avec fidélité parce qu'il le méritait, et que les difficultés de sa poésie, engageaient un ami du travail à essayer du moins de les vaincre. Mais je n'ai pas voulu m'imposer des lois trop sévères : tout air de gêne et de servitude déplairait dans des vers érotiques. Je ne me suis pas refusé la liberté d'ajouter une pensée qui m'a paru heureuse ou agréable, bien moins encore la faculté de remplacer ce qui choquait la raison ou la vérité. Des amis de la charmante latinité de Jean Second regretteront peut-être ces diminutifs qu'il a employés à l'exemple de son maître. Notre langue n'a point cette richesse, ou le petit nombre de diminutifs qu'elle possède sont tombés

(*) On peut comparer la septième pièce de Catulle avec le dix-huitième baiser de Jean Second. Quant à moi je ne pense pas que Catulle lui-même eût désavoué cette jolie composition et plusieurs autres.



en désuétude, moins parce qu'ils sont vieux, que parce qu'ils n'ont pas été créés par un goût sûr et des oreilles sensibles aux charmes de l'euphonie. Mais quand cette ressource m'aurait été offerte, j'avoue que j'en aurais encore usé avec sobriété. Tous ces petits mots donnent de l'afféterie au style. Qu'un amant qui plaisante avec sa maîtresse lui prodigue les plus jolis noms, invente pour elle, dans le commerce intime, des expressions enfantines et gracieuses, ce badinage est aimable, et peut plaire à celle qui en est l'objet; mais quand on peint la passion, ses plaisirs, ses transports, il faut du naturel, des images, de la chaleur, de l'âme enfin. A mon sens, les diminutifs entrent peu dans le dictionnaire de l'amour. Ce n'est pas à ces gentillesses, dont il s'est d'ailleurs servi avec tant de goût, que Catulle doit le titre de grand poëte. Cependant, comme Jean Second a fait quelquefois un usage judicieux de ces ornemens, j'ai cherché des expressions tendres et caressantes pour servir d'équivalent.

Je pourrais, je devrais peut-être parler des traducteurs en prose et en vers, qui m'ont précédé, surtout de notre célèbre Mirabeau et de Dorat, les plus remarquables d'entr'eux; mais

ce que j'ajouterais sur mes rivaux serait assurément suspect dans ma bouche. Ainsi, quoique je me sente toutes les dispositions possibles à être juste, quoiqu'il ne soit jamais entré dans ma pensée de chercher à ravaler le talent des autres par une inutile et basse jalousie, il me semble permis de me taire, et de ne pas donner volontairement contre un écueil.

Tous mes prédécesseurs n'ont traduit de Jean Second que ses Baisers, on dirait même qu'il n'est connu dans les lettres que par cet agréable recueil. La rapide esquisse que j'ai donnée, indique toute la fécondité de son talent. Outre les écrits que j'ai cités, il a composé des élégies. Je crois être le premier à les faire connaître dans notre langue. Ingénieux, tendre, plein d'idées et de sentimens délicats ou passionnés, toujours poëte, il mérite peut-être plus d'éloges pour cet ouvrage que pour celui qui paraît être le seul fondement de sa réputation. Il y a bien encore dans ses élégies quelques concetti, quelques abus d'esprit; les vers sont moins polis, moins brillans que dans les baisers; mais on y trouve plus d'imagination, plus de simplicité et de tendresse. Parfois même on croit entendre quelques accens de ce divin

Tibulle que j'oserais presque nommer un frère de Virgile. Je n'ai fait qu'un choix dans les trois livres d'élégies ; mais il ne m'aurait pas été difficile de trouver d'autres pièces dignes de soutenir le parallèle avec celles que j'ai traduites.

S'il fallait justifier mes éloges, je citerais une foule d'autorités : Heinsius, Jules-César Scaliger, Pierre Scriverius, les deux Douza, Théodore de Beze, tous les recueils littéraires ; je me contenterai de citer l'illustre Grotius. Il dit, dans le troisième livre de ses parallèles, *Rerum publicarum* (ouvrage posthume, publié en 1802, par M. Jean Meerman, avec une traduction hollandaise, et un savant commentaire) :

« *Ad latinum carmen primus cum laude animum applicavit Joannes Secundus Hagiensis quo ingenium elegantius aut tersius nec Latium vidit, nec Græcia. Omnes Tibulli lepores, omnes Propertii veneres, et Ovidianam facilitatem in elegiis illius agnoscas. Basiis nihil est festivius, quod genus scribendi primus invenit et condidit anacreonticâ quadam suavitate.* »

On sent quel est le poids de ce jugement dans

la bouche d'un homme aussi savant, aussi éclairé que Grotius qui, d'ailleurs cultivait encore avec succès la poésie; mais si quelques personnes trouvaient de l'exagération dans ces louanges, je les prierais de considérer, qu'avec plus de goût, Jean Second eut presque autant de facilité qu'Ovide; qu'il est plus amant que Properce, dont on ne peut lui reprocher l'obscurité; que s'il lui manque d'avoir été de la cour d'Auguste, il a racheté ce tort par des compositions plus intéressantes, par une imagination riante et féconde, par une grande flexibilité, et beaucoup de mollesse et d'élégance dans le style. On ne sent pas, dans Jean Second, ce charme attendrissant et continuel de Tibulle ou de Parni; mais il en approche quelquefois, surtout dans l'expression de l'amitié. Un seul mot encore à ce sujet. Celui qui a mérité de si flatteuses comparaisons était à peine dans la fleur de l'âge. Homme instruit, orateur, peintre, graveur, sculpteur et poëte, né pour tous les arts, il a cessé de vivre à vingt-quatre ans!.... On chercherait vainement, dans l'histoire littéraire, un second exemple d'un talent si brillant et sitôt interrompu par la mort, au milieu de sa gloire présente, et de ses travaux pour la postérité.

Jean Second a conservé une grande réputation dans sa patrie, comme dans le reste de l'Europe. Ses Baisers ont été traduits en hollandais par plusieurs hommes de mérite, entre autres par Jean Broukhusius, dont j'ai lu de jolies poésies latines. On conserve parmi les portraits des hommes célèbres celui de ce jeune favori des muses, qui fut donné, il y a plus de deux siècles, par le stathouder Maurice, à la bibliothéque de Leyde. Je ne sais si ce portrait est l'original peint avec beaucoup de succès par Schorell, du vivant de Jean Second, ou bien un autre, que sa pieuse famille avait fait faire après sa mort, pour le placer sur son tombeau.

Comme tous les hommes qui ouvrent avec succès une carrière, Jean Second a eu beaucoup d'imitateurs en Hollande, en France, en Italie. Tous sont plus précieux, plus pâles, et surtout moins clairs et moins précis que lui. Aucun d'eux n'avait reçu de la nature une imagination aussi riche de pensées et d'images. Ils ont rendu agréablement quelques détails, et n'ont pas su faire un tableau. Il serait beaucoup trop long de les nommer et de les apprécier tous; mais il ne m'est pas permis de passer sous silence Vanderdoes ou Douza le père, et Bonnefons.

Douza fut à la fois un guerrier illustre, un homme d'état, le fondateur de l'université de Leyde, l'auteur d'une foule d'ouvrages qui l'ont fait surnommer le Varron de la Hollande, un savant connu par une érudition immense, et un poëte aimable; personne n'a mieux prouvé que lui la compatibilité de la culture des lettres avec le talent des affaires, et qu'un esprit flexible et cultivé, loin de se laisser accabler par des études si différentes, en acquiert, au contraire, plus de facilité, de grâce et d'étendue. Tous les hommes de cette époque ont eu cette merveilleuse aptitude à tout. Elle fait honneur à la solide éducation que l'on recevait alors. Vanderdoes avait une grande estime pour notre auteur; il l'a imité, mais sans l'égaler. Ses Baisers, trop nombreux, sont l'ouvrage de son esprit seul; sa chaleur n'est pas vraie comme celle de son jeune modèle; mais sa latinité est agréable, et ses idées ont de la grâce quand il ne court pas après l'esprit. Bonnefons, né en 1554 à Clermont, en Auvergne, est à la fois un élève de Jean Second et de Catulle. Inférieur à tous deux dans sa Pancharis, parfois dénué de raison, obscur et brillanté, abusant de l'usage des diminutifs, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse lui

refuser du talent et même un talent distingué. Il suit Catulle, mais quelquefois en rival; et je ne connais personne qui rende avec plus de bonheur certains détails de passion, témoin son trente-unième Baiser. La volupté, à laquelle il fut très-enclin, l'a souvent inspiré. Ce n'était pas un auteur froid, qui se mettait à son bureau pour composer une élégie; mais un homme ardent et sensible, qui trouvait une nouvelle jouissance dans la peinture fidèle de ses propres transports. M. Deguerle, connu par un talent si aimable pour la poésie érotique, a donné quelques charmantes imitations de Bonnefons; celle intitulée : *L'Instant d'avant*, insérée dans l'Almanach des Muses de l'an neuf, est un petit chef-d'œuvre des Grâces.

Parmi les nombreuses éditions de Jean Second que j'ai presque toutes consultées, il en est une qui fut publiée par les soins de Marius, son frère; mais les plus complètes et les plus estimées sont celles que Scriverius donna à Leyde en 1619 et en 1631. Ce digne et savant ami de Grotius et des autres victimes de l'ambition du stathouder Maurice, s'est plu à nous transmettre tous les détails connus de son temps, sur la vie et la personne d'un jeune ami des

lettres, qu'il regardait comme l'honneur de sa patrie. Mais j'ai vainement cherché dans ses préfaces, ainsi que dans les recueils biographiques, pourquoi notre auteur avait pris le nom de Jean Second, qui n'était point celui de sa famille, et sous lequel seul il a passé à la postérité. Le portrait de Jean Second d'après Schorell, et celui de Julie copié sans doute sur l'original en marbre, dont son amant était l'auteur, enrichissent la première de ces éditions, encore remarquable par une anecdote peu connue. La publication des œuvres de Jean Second coïncidait avec l'époque du procès de Grotius et de ses compagnons d'infortune; Scriverius trouva le moyen d'intercaler dans les feuilles d'impression des vers latins, par lesquels il donnait aux illustres captifs de salutaires avis sur leur position; les satellites du pouvoir ne refusèrent pas de laisser passer un livre d'amour dans la prison, Grotius le dévora avec avidité, et reconnut la ruse courageuse de l'amitié.

Je ne puis terminer ce que j'avais à dire sur Jean Second, sans témoigner ici ma reconnaissance à M. Marron, président du Consistoire de Paris, dont on connaît les talens en plus d'un genre de littérature. Ses livres, son érudition,

les renseignemens qu'il a pu recueillir en Hollande, auprès des savans les plus distingués, tels que MM. Tewater et Siegenbeek, professeurs à Leyde, Rau, professeur de littérature orientale, il m'a tout communiqué avec une obligeance qui n'a point d'égale : il a fait plus, et l'on trouvera même en tête de mon recueil quelques vers latins, trop aimables, qu'il m'avait adressés. Je dois aussi à M. Marron, toujours prêt à citer les hommes ou les choses qui honorent sa patrie, d'avoir connu les œuvres de M. Nodell (Jean Adrien), recteur encore vivant de l'école Érasmienne, à Rotterdam ; et celles de M. Cellot d'Escury, son disciple. Parmi les poëtes modernes, je n'oublierai pas M. Henri-Jacob Hoeufft, auteur d'un recueil de poésies latines où j'ai trouvé, outre deux versions complètes des odes d'Anacréon, toutes deux élégantes et en vers, une foule de choses charmantes ; et, ce qui m'a surpris très-agréablement, un esprit tout français, des grâces vraiment françaises souvent unies à la pureté des formes antiques. Qu'on me permette de traduire ici une des pièces de M. Hoeufft, qui a rapport à Hubert Poot, l'Anacréon hollandais.

POOT.

SUR la molle et fraîche verdure,
Sous l'ombrage d'un vaste ormeau
Le front penché vers un ruisseau
Dont elle écoutait le murmure,
Dont ses pensers suivaient le cours,
Ma Corine, mes seuls amours,
Se reposait par aventure.
Sa négligence est sa parure;
Un livre échappe de sa main,
Et sa flottante chevelure
Au gré du zéphire badin
Voltige en boucles sur son sein.
Elle me voit ou me devine,
Se lève, et vole dans mes bras.
O bonheur! sa bouche divine
Me donne des baisers si doux
Que Mars même en serait jaloux.
Surpris, charmé de sa tendresse,
Je lui disais : O ma maîtresse!
Un songe vient-il m'abuser?
Toi chercher ainsi le baiser!...
Les dieux, amollissant ton âme,
Ont-ils allumé cette ardeur,
Ou du printemps la douce flamme
A-t-elle réchauffé ton cœur?
Dis-moi, dis-moi ce qui t'inspire :
Est-ce le ciel ou la saison?



Non, dit-elle, avec un sourire :
Je lisais nòtre Anacréon. (*).

J'ai joint à Jean Second la charmante scène des baisers du Pastor Fido, mais en tâchant d'ôter quelques-unes des paillettes de clinquant que Guarini a prodiguées ici, au lieu de l'or de Virgile; l'Entretien d'amour de Théocrite, auquel je voudrais bien avoir conservé toute sa naïveté, comme je me suis efforcé de le faire; et deux odes d'Anacréon. En outre, pour montrer que le Tasse savait être simple et pur comme l'antique, et le venger des reproches qu'on lui fait souvent d'avoir rendu ses bergers trop jolis, j'ai essayé de traduire son Herminie, la plus touchante de toutes les pastorales. Enfin, et peut-être trouvera-t-on que c'est là mon plus grand tort, il m'est échappé aussi quelques baisers. Censeurs sévères, ne froncez pas le sourcil, j'ai usé de tous les moyens possibles pour vous préparer et vous adoucir. Je suis comme les gens timorés, qui gardent les plus gros péchés pour les derniers; d'ailleurs, rassurez-vous, les miens ne sont pas nombreux. Au reste, voici ce que j'ai pensé. A l'exemple de ses maîtres, Jean Second

(*) Le texte porte : Mais je lisais Poot.

a plutôt peint l'ivresse des sens que les mouvemens de l'âme. L'amour n'a point chez eux ce caractère délicat et tendre que nos mœurs héréditaires et l'influence des femmes parmi nous ont donné à cette passion. Il m'a semblé qu'il serait agréable d'opposer, en quelque sorte, la manière moderne à la manière antique, et de traiter le même sujet avec des couleurs toutes différentes. L'idée pouvait être bonne ; mais il fallait du talent pour l'exécuter : voilà l'œuvre et la difficulté. Sur un article si délicat, le parti le plus sage est le silence. Il ne me reste plus qu'à exposer mes désirs et mes vœux au sujet de ce petit ouvrage. Si les amis des douces muses souriaient quelquefois à des vers inspirés par des momens de verve et de bonheur ; mais surtout, si l'amant d'Éléonore, le chantre si pur des jeunes amours de Thaïs et d'Élinin, le rival de Tibulle en poésie, son maître pour la variété des pensées, pour la délicatesse des sentimens, l'intérêt et la moralité de la passion, pouvait confirmer ses indulgens éloges, et me donner son suffrage, je serais content.

FIN DE LA PRÉFACE.

JOANNIS SECUNDI

BASIA.

EJUSDEM ELEGIÆ.

LIBER PRIMUS.

BASIUM PRIMUM.

Cum Venus Ascanium super alta Cythera tulisset,
  Sopitum teneris imposuit violis;
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
  Et totum liquido sparsit odore locum.

Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,

LES BAISERS

DE

JEAN SECOND.

QUELQUES ÉLÉGIES DU MÊME.

LIVRE PREMIER.

BAISER PREMIER.

LE sommeil sur Ascagne épanchait ses pavots ;
Vénus le voit, l'enlève, et volant à Paphos,
Sans réveiller l'enfant, à l'ombre le dépose :
Une forêt de fleurs l'environne, et la rose
Qui, vierge encor, du lis surpassait la blancheur,
Mêle aux parfums des airs une suave odeur.
Le beau Troyen, couché sous ce nouvel ombrage,
Rappelle à la déesse une bien chère image,

Notus et irrepsit ima per ossa calor.
O! quoties voluit circumdare colla nepotis!
O! quoties talis, dixit, Adonis erat!
Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vicinis basia mille rosis.

Ecce calent illæ, cupidæque per ora Diones
Aura, susurranti flamine, lenta subit.
Quotque rosas tetigit, tot basia nata repentè
Gaudia reddebant multiplicata deæ.
At Cytherea, natans niveis per nubila cycnis,
Ingentis terræ cœpit obire globum.
Triptolemique modo, fecundis oscula glebis
Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.

Indè seges felix nata est mortalibus ægris:
Indè medela meis unica nata malis.
Salvete æternùm, miseræ moderamina flammæ,
Humida de gelidis basia nata rosis.

L'image d'Adonis : ce touchant souvenir
Réveille dans son cœur la flamme du désir.
Voilà mon Adonis ; oui, c'est lui, disait-elle.
Vingt fois pour l'embrasser se pencha l'immortelle ;
Mais troubler le repos d'Ascagne ou d'Adonis !...
Ouvertes par l'amour, les lèvres de Cypris
S'égarent sur les fleurs qu'elle avait fait éclore ;
Au feu de ses baisers la rose se colore ;
Zéphire unit son souffle à leur douce chaleur,
Et caresse à la fois la déesse et la fleur.

De blanche qu'elle était, la rose purpurine (1),
Frémit sous le toucher de la bouche divine,
La cherche avec amour, et sensible aux désirs,
Rend baisers pour baisers, et plaisirs pour plaisirs.
Cependant sur un char qui semble avoir des ailes,
Dans le vague des cieux, de blanches tourterelles
Font voler la déesse autour de l'univers.
Sa bouche a murmuré quelques mots dans les airs ;
Du peuple des oiseaux les brûlantes tendresses
Déjà par le baiser préludent aux caresses.

Baume de nos chagrins, charme de nos douleurs,
Salut, tendres baisers, baisers enfans des fleurs
Et de l'heureuse erreur des lèvres d'une amante !
Voici votre poëte, il vous aime, il vous chante.

En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
Nota Medusæi dùm juga montis erunt,
Et memor Æneadûm stirpisque disertus amatæ,
Mollia Romulidûm verba loquetur Amor.

Vous vivrez dans ses vers tant que le double mont
Sur l'antique Phocide élèvera son front,
Tant qu'on verra l'Amour inspirer au génie
Les chants harmonieux de la molle Ausonie.

BASIUM II.

VICINA quantùm vitis lascivit in ulmo,
  Et tortiles per ilicem
Brachia proceram stringunt immensa corymbi,
  Tantùm, Neæra, si queas
In mea nexilibus proserpere colla lacertis,
  Tali, Neæra, si queam
Candida perpetuùm nexu tua colla ligare,
  Jungens perenne basium :
Tunc me nec Cereris, nec amici cura Lyæi,
  Soporis aut amabilis,
Vita, tuo de purpureo divelleret ore;
  Sed mutuis in osculis
Defectos, ratis una duos portaret amantes
  Ad pallidam Ditis domum.

Mox per odoratos campos, et perpetuum ver,
  Produceremur in loca,

BAISER II.

Vois-tu cette vigne légère
Vers l'ormeau conjugal monter avec amour ?
Vois-tu cet ambitieux lierre
Du chêne aux longs rameaux embrasser le contour ?
Ainsi puissent tes bras flexibles
L'un à l'autre enchaînés doucement me presser !
Ainsi, par des nœuds invincibles,
Par d'immortels baisers je voudrais t'enlacer.
Bacchus et sa liqueur sacrée,
Et du plus doux sommeil l'agréable langueur,
Rien ne peut, ô femme adorée !
De tes lèvres de rose arracher ma fureur.
Nous expirons dans ce délire ;
Deux amans chez Pluton descendent à la fois.
Mais ne crains pas le sombre empire,
Aux Champs Élyséens notre flamme a des droits.
Au travers des plaines riantes,
Une route de fleurs nous conduira tous deux
A ces campagnes odorantes,
Asile du printemps, séjour des vrais heureux ;

Semper ubi, antiquis in amoribus, heroinæ
Heroas inter nobiles
Aut ducunt choreas, alternave carmina lætæ
In valle cantant myrteâ.
Quà violisque, rosisque, et flavicomis narcissis,
Umbraculis trementibus,
Illudit lauri nemus, et crepitante susurro
Tepidi suavè sibilant
Æternùm Zephyri; nec vomere saucia tellus,
Fecunda solvit ubera.
Turba beatorum nobis assurgeret omnis;
Inque herbidis sedilibus,
Inter Mœonidas primâ nos sede locarent:
Nec ulla amatricum Jovis
Prærepto cedens indignaretur honore,
Nec nata Tyndaris Jove.

Là, des héros et leurs maîtresses,
Fidèles aux sermens de leur premier amour,
Se prodiguent mille caresses;
Forment des chœurs de danse, ou chantent tour à tour
Les hymnes sacrés des poëtes,
Dans un vallon secret, peuplé de myrtes verts,
Où les roses, les violettes
Disputent de fraîcheur et parfument les airs,
Sous l'ombre toujours incertaine
D'un bosquet de lauriers, dont les rameaux mouvans
Cèdent à la suave haleine,
Au souffle harmonieux du plus léger des vents.
Je te présente au sanctuaire :
Le peuple fortuné se lève à notre aspect,
Et dans les rangs des fils d'Homère,
Sur des bancs de gazon nous place avec respect.
Bien loin que cet honneur suprême
Offense la fierté des amantes des dieux,
Il plairait à Tyndaris même,
Malgré l'orgueil du sang qu'elle a reçu des cieux.

BASIUM III.

DA mihi suaviolum, dicebam, blanda puella.
Libasti labris mox mea labra tuis.
Indè, velut presso qui territus angue resultat,
Ora repentè meo vellis ab ore procul.
Non hoc suaviolum dare, lux mea, sed dare tantùm
Est desiderium flebile suavioli.

BAISER III.

Donne, donne un baiser, fille aimable et naïve;
Tes lèvres sur ma bouche aussitôt ont volé;
Mais comme un faible enfant par la frayeur troublé,
Tu retires soudain ta lèvre fugitive.
Ce n'est pas là donner le baiser du plaisir;
C'est laisser un regret et donner un désir.

BASIUM IV.

Non dat basia, dat Neæra nectar,
Dat rores animæ suaveolentes,
Dat nardumque, thymumque, cinnamumque,
Et mel, quale jugis legunt Hymetti,
Aut in Cecropiis apes rosetis,
Atque hinc virgineis et indè ceris
Septum vimineo tegunt quasillo:
Quæ si multa mihi voranda dentur,
Immortalis in iis repentè fiam,
Magnorumque epulis fruar deorum.
Sed tu munere parce, parce tali,
Aut mecum dea fac, Neæra, fias:
Non mensas sine te volo deorum;
Non, si me rutilis præesse regnis,
Excluso Jove, dii deæque cogant.

BAISER IV.

C'EST le nectar des Dieux qu'un baiser d'Eucharis;
Le souffle parfumé de sa bouche vermeille,
Plus léger que l'odeur de la suave iris,
Est plus doux que les sucs dont la prudente abeille,
Riche de ses larcins sur les fleurs du rosier,
Compose un rayon d'or dans son palais d'osier.
Eucharis, si ta bouche, à mes feux indulgente,
Consent à m'enivrer de ses baisers divins,
Je renais immortel dans les bras d'une amante;
Le roi de l'univers m'invite à ses festins :
En m'offrant cet honneur, il faudra qu'il t'appelle
A siéger dans sa cour au rang d'une immortelle;
Oui, sans toi, je renonce à la coupe des dieux,
Dussent-ils, rejetant le maître impérieux
Qui brille dans l'Olympe et gouverne la terre,
Me placer sur son trône, et m'offrir son tonnerre.

BASIUM V.

Dum me mollibus hinc et hinc lacertis
Astrictum premis, imminensque toto
Collo, pectore, lubricoque vultu,
Dependes humeris, Neæra, nostris;

Componensque meis labella labris,
Et morsu petis, et gemis remorsa,
Et linguam tremulam hinc et indè vibras,
Et linguam querulam hinc et indè sugis,
Aspirans animæ suavis auram
Mollem, dulcisonam, humidam, meæque
Altricem miseræ, Neæra, vitæ:

Hauriens animam meam caducam,
Flagrantem, nimio vapore coctam,
Coctam pectoris impotentis æstu,

BAISER V.

SOUVENT tes bras d'albâtre et souples comme un licrre,
Passés autour de moi, serrent ton bien-aimé ;
Suspendue à mon cou, je te sens toute entière
Presser mon front, mon sein, mon visage enflammé.
Ta bouche, qui s'entr'ouvre et ressemble à la rose,
Sur la mienne, avec art, s'applique et se compose
Pour mieux donner baiser d'amour.
Tu m'attaques d'une morsure ;
Je venge aussitôt mon injure,
Ta douleur se plaint à son tour.
Mais bientôt une langue active,
Avec son dard voluptueux,
Livre cent combats amoureux
A ma langue faible et plaintive ;
Plus doux que le bruit du zéphyr,
Plus frais encor que la rosée,
Le souffle humide du plaisir
Coule dans ma bouche embrasée ;
Exhalé de la tienne, il réjouit mon cœur.
Plus calme et renaissant, je respirais à peine ;

Eludisque meas, Neæra, flammas,
Flabro pectoris haurientis æstum,
O! jucunda mei caloris aura:
Tunc dico, deus est Amor deorum,
Et nullus deus est Amore major:
Si quisquam tamen est Amore major,
Tu, tu sola mihi es, Neæra, major.

De tes lèvres soudain j'ai senti la chaleur,
Et mon avide amante aspirer mon haleine
Que desséchait, hélas! dans mon sein enflammé,
Un feu séditieux par Vénus rallumé.
Eucharis, rends la vie à l'amant qui t'adore.
Mes vœux sont exaucés; du feu qui me dévore
Déjà tu calmes la fureur;
Comme un parfum qui s'évapore,
Ton souffle humide et bienfaiteur
Rafraîchit tous mes sens et me ranime encore.
Source de mes transports, baisers délicieux!
Oui, l'Amour, je le jure, est le plus grand des dieux,
De l'Olympe et du monde il est le roi suprême;
Mais la jeune beauté qui m'enchante et qui m'aime,
Dont un baiser me donne ou me ravit le jour,
Est au-dessus des dieux et commande à l'Amour (2).

BASIUM VI.

DE meliore notâ bis basia mille paciscens,
Basia mille dedi, basia mille tuli.
Explesti numerum, fateor, jucunda Neæra;
Expleri numero sed nequit ullus amor.

Quis laudet Cererem numeratis surgere aristis?
Gramen in irriguâ quis numeravit humo?
Quis tibi, Bacche, tulit pro centum vota racemis?
Agricolamve deum mille poposcit apes?
Cùm pius irrorat sitientes Jupiter agros,
Deciduæ guttas non numeramus aquæ;
Sic quoque cùm ventis concussus inhorruit aër,
Sumpsit et iratâ Jupiter arma manu,
Grandine confusâ terras et cærula pulsat,
Se urus sternat quot sata, quotve locis.

Seu bona, seu mala sunt, veniunt uberrima cœlo:
Majestas domui convenit illa Jovis.



BAISER VI.

DE cent baisers d'amour je te fis la promesse,
De cent baisers divins tu flattas ma tendresse;
Je te les ai donnés, tu me les as rendus,
Sans un baiser de moins, sans un baiser de plus.
O bouche trop avare ! ô timide maîtresse !
Quoi ! même à ton amant tu plains une caresse !
Si de rares épis couronnent les guérets,
Vois-tu l'agriculteur se louer de Cérès ?
Invoque-t-on Bacchus pour cent grappes vermeilles,
Ou les dieux de nos champs pour un essaim d'abeilles ?
Dans un pré que l'Aurore humecta de ses pleurs,
A-t-on jamais compté les herbes et les fleurs ?
Le ciel ne compte pas les gouttes de rosée
Que sa bonté répand sur la plaine embrasée;
Et quand les vents du nord ont obscurci les airs,
La foudre dans les mains, le dieu de l'univers,
Versant à flots pressés la grêle meurtrière,
Ne sait pas tous les champs frappés par sa colère.
Dans les biens, dans les maux qui nous viennent des cieux
A leur magnificence on reconnaît les dieux;

Tu quoque cùm dea sis, divâ formosior illâ,
 Concha per æquoreum quam vaga ducit iter,
Basia cur numero cœlestia dona coërces?
 Nec numeras gemitus, dura puella, meos?
Nec lacrymas numeras, quæ per faciemque, sinumque
 Duxerunt rivos semper euntis aquæ?
Si numeras lacrymas, numeres licet oscula; sed si
 Non numeras lacrymas, oscula ne numeres.
Et mihi da, miseri solatia vana doloris,
 Innumera innumeris basia pro lacrymis.

Et toi, beauté d'amour, toi que l'Olympe appelle,
Rivale préférée à la tendre immortelle
Dont le char, voltigeant sous l'aile des plaisirs,
Sur les flots aplanis s'abandonne aux zéphyrs,
Tu donnes des baisers avec tant d'avarice !
Cependant, Eucharis, ta cruelle injustice
Refuse de compter mes soupirs, mes douleurs,
Et tout ce que mes yeux ont répandu de pleurs !
Ah ! si tu veux compter les soupirs et les larmes
Que m'ont coûté cent fois mon amour et tes charmes,
Compte aussi tes baisers, j'y consens, tu le peux.
Mais non, point de traités indignes de nos feux ;
Viens, donne-moi, sensible à des maux incurables,
D'innombrables baisers pour des pleurs innombrables.

BASIUM VII.

Quis te furor, Neæra,
Inepta, quis jubebat
Sic involare nostram,
Sic vellicare linguam,
Ferociente morsu?
An, quas tot unus abs te
Pectus per omne gesto
Penetrabiles sagittas,
Parùm videntur, istis
Ni dentibus protervis,
Exerceas nefandum
Membrum nefas in illud,
Quo sæpè sole primo,
Quo sæpè sole sero,
Quo per diesque longas,
Noctesque amarulentas,
Laudes tuas canebam?
Hæc est, iniqua, nescis?
Hæc illa lingua nostra est,
Quæ tortiles capillos

BAISER VII.

RÉPONDS, femme injuste et charmante,
Pour quel outrage, ou quelle erreur,
As-tu blessé, dans ta fureur,
D'un ami la langue innocente?
Ah! quand percé de mille traits,
Mon cœur saigne encor des blessures
Que font tes dangereux attraits,
Faut-il par tes vives morsures
Punir un organe charmant,
L'interprète du sentiment?
Avec lui, dès l'aube naissante,
Avec lui, sous l'ombre croissante,
Durant l'espace entier des jours,
Dans ces longues nuits de l'absence,
Je chante, au milieu du silence,
Et tes beautés et nos amours.
Apprends, ô maîtresse imprudente!
Que par cette langue éloquente
Les vifs éclairs de tes beaux yeux,
Les flots mouvans de tes cheveux,

Quæ pætulos ocellos,
Quæ lacteas papillas,
Quæ colla mollicella
Venustulæ Neæræ,
Molli per astra versu,
Ultra Jovis calores,
Cœlo invidente, vexit:
Quæ te meam salutem,
Quæ te meamque vitam,
Animæ meæque florem,
Et te meos amores,
Et te meos lepores,
Et te meam Dionen,
Et te meam columbam,
Albamque turturillam,
Venere invidente, dixit.
An verò, an est id ipsum
Quod te juvat, superba,
Inferre vulnus illi,
Quam læsione nullâ,
Formosa, posse nosti
Irâ tumere tantâ,
Quin semper hos ocellos,
Quin semper hæc labella,

L'éclat de ta gorge naissante,
Élevés, portés jusqu'aux cieux,
Jusques au foyer du tonnèrre,
D'une louange téméraire
Ont rendu l'Olympe envieux.
Dans mes transports, si je m'écrie :
O ma rose ! ô ma fleur chérie !
Soutien et charme de mes jours,
Mon Aphrodite, et mes amours ;
Plus tendre encor si je t'appelle
Ma colombe, ma tourterelle ;
Si j'invente cent noms plus doux,
Malgré Vénus et son courroux,
Ne les dois-tu pas, ô ma belle !
A cet interprète fidelle ?
Peut-être, orgueilleuse Eucharis,
Prends-tu plaisir à cette offense ?
Tu braves de ce cœur surpris
Et la colère et la vengeance.
Juge de toute ta puissance :
Malgré tes outrages nombreux,
Quoique sanglante et déchirée,
Ma langue à Vénus consacrée,
Ma langue organe de nos feux,

Et, qui sibi salaces
Malum dedêre dentes
Inter suos cruores
Balbutiens recantet?
O vis superba formæ!

Se plaît à bégayer encore
Le nom de celle que j'adore,
L'azur humide de ses yeux,
Les boucles d'or de ses cheveux,
Ses dents perfides et lascives,
Flèches d'amour, de volupté,
Et ces couleurs toujours si vives,
Orgueil et fard de sa beauté.

BASIUM VIII.

CENTUM basia centies,
Centum basia millies,
Mille basia millies,
Et tot millia millies,
Quot guttæ Siculo mari,
    Quot sunt sidera cœlo,
Istis purpureis genis,
Istis turgidulis labris,
Ocellisque loquaculis,
Ferrem continuo impetu,
    O formosa Neæra!
Sed, dùm totus inhæreo
Conchatìm roseis genis,
Conchatìm rutilis labris,
Ocellisque loquaculis,
Non datur tua cernere
Labra, non roseas genas,
Ocellosque loquaculos,
    Molles nec mihi risus:
Qui, velut nigra discutit

BAISER VIII.

O ma belle et tendre maîtresse,
Oui, ton insatiable amant,
Dans les transports de son ivresse,
Veut caresser à tout moment
Ce cou poli, ce front charmant,
Ces beaux yeux, miroir de ton âme,
Tes lèvres de rose et de flamme :
Il veut des baisers plus nombreux
Que les flots de la mer profonde,
Que les étoiles et les feux
Semés sur la voûte du monde.
Mais en vain, pareil au ramier
Qui de son corps, qui de son aile
Couvre son amante fidèle,
Je reste attaché tout entier
Sur chaque attrait que je caresse,
Un regret nuit à mon ivresse ;
Mes yeux aussi voudraient jouir ;
Ils me demandent le plaisir
De voir, de contempler tes charmes,

Cœlo nubila Cynthius,
Pacatumque per æthera
Gemmatis in equis micat,
    Flavo lucidus orbe,
Sic nutu eminùs aureo
Et meis lacrymas genis,
Et curas animo meo,
    Et suspiria pellunt.
Heu! quæ sunt oculis meis
Nata prælia cum labris?
Ergo ego mihi vel Jovem
Rivalem potero pati?
Rivales oculi mei
    Non ferunt mea labra.

Tes yeux aux éloquentes larmes,
Ta bouche au brûlant coloris,
Et cet agréable souris,
Et ces regards pleins de tendresse,
Dont un seul bannit ma tristesse,
Mes longs soupirs, mes noirs chagrins,
Comme, de ses regards sereins
Perçant les plus sombres nuages,
Phébus dissipe les orages,
Calme l'air, épure les cieux,
Et de son char, plus radieux,
Répand sur la nature entière
Les flots dorés de sa lumière.
  En moi quels étranges combats!
Mes yeux sont jaloux de ma bouche,
Ils voudraient voir ce qu'elle touche,
Ou seuls posséder tant d'appas (3)!

BASIUM IX.

QUID vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque castæ?
Non hîc furta deûm jocosa canto,
Monstrosasve libidinum figuras,
Nulla hîc carmina mentulata, nulla
Quæ non discipulos ad integellos
Hirsutus legat in scholâ magister.
Inermes cano basiationes,
Castus Aonii chori sacerdos.

Sed vultus adhibent modò huc protervos
Matronæque, puellulæque castæ,
Ignari quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce.

Ite hinc, ite procul, molesta turba,
Matronæque, puellulæque turpes:

BAISER IX.

JEUNES beautés, et vous, prudes austères,
Pourquoi me fuir et détourner les yeux ?
Il n'est ici nuls amours adultères,
Aucun tableau des incestes des dieux ;
Tous les plaisirs dont je fais la peinture,
Sont des plaisirs permis par la nature.
Fils d'Apollon, prêtre des chastes sœurs,
Je rougirais d'avoir blessé les mœurs,
Et de prêter les accords de ma lyre
Aux vils excès d'un coupable délire.
Quel rigoriste oserait m'accuser ?
Je n'ai chanté que l'innocent baiser.
On peut aimer, et garder l'innocence,
Le doux plaisir n'exclut point la pudeur,
Et trop souvent celles qu'un mot offense,
N'oseraient pas laisser lire en leur cœur.
Mais voyez-vous cette feinte colère,
Leur souris faux, leurs regards effrontés ?
Des mots trop vifs, par la chaleur dictés,
Seront sortis de ma bouche légère,

Quantò castior est Neæra nostra,
Quæ certè sine mentulâ libellum
Mavult, quàm sine mentulâ poëtam!

Qui sur-le-champ compris et commentés,
Auront blessé ces oreilles instruites.
Retirez-vous, trop indignes beautés;
Fuyez, fuyez, matrones hypocrites,
Dont je voulais appaiser le courroux;
Cent fois plus franche et plus chaste que vous,
Mon Eucharis partage ma tendresse,
Connaît l'amour et chérit le plaisir;
Mais sa pudeur et sa délicatesse
N'entendent point le mot qui fait rougir (4).

BASIUM X.

Basia lauta nimis quidam me jungere dicunt,
Qualia rugosi non didicêre patres.
Ergo, ego cum cupidis stringo tua colla lacertis,
Lux mea, basiolis immoriorque tuis,
Anxius exquiram quid de me quisque loquatur?
Ipse quis, aut ubi sim, vix meminisse vacat.
Audiit, et risit formosa Neæra, meumque
Hinc collum niveâ cinxit et indè manu,
Basiolumque dedit, quo non lascivius unquam
Inseruit Marti Cypria blanda suo.
Et, quid, ait, metuis turbæ decreta severæ?
Causa meo tantùm competit ista foro.

BAISER X.

Avec trop de chaleur je donne le baiser,
Dit en secret l'envie, ardente à m'accuser!
Ainsi, quand je te presse entre mes bras avides,
Mourant sous les baisers de tes lèvres humides,
Il faudrait m'occuper des propos d'un censeur!
O beauté de ma vie, ô charme de mon cœur,
Dans ces momens d'oubli, de volupté suprême,
A peine sais-je, hélas! si j'existe moi-même.
Eucharis m'applaudit, m'enchaîne dans ses bras,
Et grave, en me pressant sur ses divins appas,
Un long baiser d'amour sur ma bouche enivrée.
Jamais dans ses transports, l'ardente Cythérée
N'en donna de pareil à ses amans chéris;
Ma belle ajoute alors, avec un doux souris:
Du peuple des censeurs ne sois pas la victime,
Eucharis est ton juge et t'absout de ton crime.

BASIUM XI.

Mellilegæ volucres, quid adhuc thyma cana, rosasque,
Et rorem vernæ nectareum violæ
Lingitis, aut florem latè spirantis anethi?
Omnes ad dominæ labra venite meæ.
Illa rosas spirant omnes, thymaque omnia sola,
Et succum vernæ nectareum violæ:
Indè procul dulces auræ funduntur anethi:
Narcissi veris illa madent lacrymis,
Œbaliique madent juvenis fragrante cruore,
Qualis uterque liquor, cùm cecidisset, erat,
Nectareque ætherio medicatus, et aëre puro,
Impleret fœtu versicolore solum.

Sed me, jure meo libantem mellea labra,
Ingratæ socium ne prohibete favis.
Non etiam totas avidæ distendite cellas,
Arescant dominæ ne semel ora meæ,
Basiaque impressans siccis sitientia labris,
Garrulus indicii triste feram pretium.

BAISER XI.

Filles de l'air, cessez, diligentes abeilles,
De moissonner le miel sur les roses vermeilles;
Quittez le doux nectar de la fleur du printemps,
Et les sucs de l'anet qui parfume les champs;
Volez vers Eucharis : sa bouche purpurine
Exhale les parfums de la tendre églantine,
Les parfums de la fleur que la main des amans
Va chercher dans les bois à l'aube du printemps;
Des larmes de Narcisse elle est humide encore;
Le plus vif incarnat l'enflamme et la colore :
Ainsi brillent la rose et ce peuple de fleurs,
Diverses de parfums, riches de cent couleurs,
Que la triste Vénus en pleurant fit éclore,
Du sang pur d'Adonis mourant à son aurore.
Mais de grâce écoutez, peuple aimable et léger,
Un amant, avec vous, consent à partager:
Ne soyez point ingrat, ne soyez point avide;
Laissez quelque nectar sur cette bouche humide;
Si vous alliez tarir et sécher sa fraîcheur,
Eucharis, aux baisers de ma brûlante ardeur,

Heu! non et stimulis compungite molle labellum :
    Ex oculis stimulos vibrat et illa pares.
Credite, non ullum patietur vulnus inultum :
    Leniter innocuæ mella legatis apes.

Ne rendrait qu'un baiser sans parfums, sans délices,
Et tristement puni j'expierais mes services.
Surtout loin que vos dards osent jamais blesser
Sa bouche délicate et propice au baiser,
Discret dans vos larcins, caressez-la de l'aile,
Comme le jeune lis ou la rose nouvelle (5).

BASIUM XII.

Quid profers mihi flammeum labellum?
Non te, non volo basiare, dura
Duro marmore durior Neæra.
Tanti istas ego ut osculationes
Imbelles faciam, superba, vestras,
Ut, nervo toties rigens supino,
Pertundam tunicas meas, tuasque,
Et desiderio furens inani,
Tabescam miser, æstuante venâ?
Quo fugis? remane, nec hos ocellos,
Nec nega mihi flammeum labellum.
Te jam, te volo basiare, mollis,
Molli mollior anseris medullâ.

BAISER XII.

FEMME perfide, et jadis trop aimée,
Pourquoi m'offrir cette lèvre enflammée?
Je suis de glace, et mort pour le baiser.
Dans ton orgueil prétends-tu m'abuser,
Et sur la foi d'une simple caresse,
Brûlant en vain de la soif des plaisirs,
Me voir sécher de langueur et d'ivresse?
Tu fuis: attends, permets à mes désirs
Ces yeux brillans, cette lèvre amoureuse.
Reviens, reviens, bouche voluptueuse,
Douce au toucher, vermeille en ta couleur,
Comme ces fruits humectés par l'aurore,
Dont la peau fine à nos yeux offre encore
Son velouté, son duvet et sa fleur.

BASIUM XIII.

Adducto puer Idalius post tempora nervo,
Stabat in exitium, pulchra Neæra, tuum:
Cùm frontem, sparsosque videns in fronte capillos,
Luminaque argutis irrequieta notis,
Flammeolasque genas, et dignas matre papillas,
Jecit ab ambiguâ tela remissa manu;
Inque tuas cursu effusus pueriliter ulnas,
Mille tibi fixit basia, mille modis,
Quæ succos tibi myrteolos, Cypriosque liquores
Pectoris afflarunt usque sub ima tui;
Juravitque deos omnes, Veneremque parentem,
Nil tibi post unquam velle movere mali.
Et miremur adhuc cur tam tua basia fragrent?
Duraque cur miti semper amore vaces?

BAISER XIII.

DEBOUT, l'arc à la main, et la flèche assurée,
L'Amour te menaçait, ta perte était jurée;
Mais il voit sur ton front tes beaux cheveux épars,
Les éclairs de tes yeux, leurs éloquens regards,
Et ces globes rivaux, dont la forme rappelle
De la coupe d'Hébé le célèbre modèle:
Il est vaincu; ses traits échappent de sa main.
Les bras ouverts, il court, il vole sur ton sein,
Te donne cent baisers, te fait mille tendresses;
Et tes lèvres surtout appellent ses caresses;
Sa bouche les entr'ouvre, une céleste odeur
Y passe avec son souffle, et coule dans ton cœur.
L'enfant, dans ses transports, a juré par sa mère
D'être à jamais pour toi sans flèche et sans colère.
De ses baisers ta bouche a gardé la fraîcheur,
Nul parfum n'est plus doux que ta suave haleine;
Mais j'accuse du dieu la seconde faveur:
Tu ne sais plus répondre au penchant qui m'entraîne.

BASIUM XIV.

Cum labra nostræ cerneret Puellæ,
Inclusa circo candidæ figuræ,
Ut si quis ornet, arte curiosâ,
Corallinis eburna signa baccis,
Flevisse fertur Cypris, et gemendo
Lascivientes convocasse Amores,
Et, quid juvat, dixisse, purpuratis
Vicisse in Idâ Palladem labellis,
Et pronubam magni Jovis sororem,
Sub arbitro pastore, cùm Neæra
Hæc antecellat, arbitro poëtâ?

At vos furentes ite in hunc poëtam,
Et dira plenis tela de pharetris
In illius medullulas tenellas,
Pectusque per, jecurque per jocosum,
Distringite acres perstrepente cornu.



BAISER XIV.

Cypris un jour vit tes lèvres charmantes,
Dont l'amoureux et brillant coloris
Sur ton visage éclate près des lis,
Ainsi qu'on voit, sous des mains élégantes,
S'unir entr'eux l'ivoire et le corail,
Et de l'artiste enrichir le travail;
Ses yeux jaloux répandirent des larmes;
Elle assembla les folâtres Amours:
Mes fils, dit-elle, en soupirant toujours,
A quoi sert-il que, vaincu par mes charmes,
L'heureux berger, rival de Ménélas,
En vain pressé par Junon et Pallas,
Au mont Ida me nomme la plus belle,
Si vous souffrez qu'un poëte rebelle
De la beauté m'ose ravir le prix,
Pour le donner à sa jeune Eucharis?
Volez, Amours, contre ce téméraire,
Et de vos arcs tendus par la colère,
Lancez-lui, tous, des traits aigus, perçans,

At illa nullo pertepescat igne,
Sed tacta pectus plumbeâ sagittâ,
Torpescat imas congelata venas.

Evenit: imis uror in medullis,
Et torrido jecur liquescit igne:
Tu fulta pectus asperis pruinis
Et caute, quales aut maris Sicani
Aut Adriæ unda tundit æstuosa,
Secura ludis impotentem amantem
Ingrata: propter ista labra rubra
Laudata plector. Heu! misella, nescis
Cur oderis, nec ira quid deorum
Effrena possit, et furor Diones.

Duros remitte, mollicella, fastus:
Istoque dignos ore sume mores:
Et quæ meorum causa sunt dolorum,
Mellita labris necte labra nostris:
Haurire possis ut mei pusillùm

Des traits de feu qui brûlent tous ses sens.
Mais gardez-vous d'enflammer son amante;
Qu'un de vos traits la rende indifférente,
Oui, que son sang dans ses veines pressé
Soit comme un fleuve immobile et glacé.
Fatal arrêt! déesse trop cruelle!
De leur poison la bouillonnante ardeur
Brûle, dévore et fait fondre mon cœur;
Mais entouré d'une glace éternelle,
Plus dur cent fois que ces rochers brillans,
En vain battus par la vague fidelle,
En vain minés par le progrès des ans,
Ton cœur ingrat, insouciant, tranquille,
Insulte aux feux d'un amour inutile.
J'ai trop vanté le pouvoir de tes yeux,
Et les parfums de ta bouche de rose.
Connais Vénus, et le courroux des dieux,
Dans les tourmens que ta froideur me cause.
Laisse amollir ta superbe rigueur,
Ne démens plus ce front plein de douceur,
Viens réunir à ma bouche enflammée
Ton souffle pur, ta bouche parfumée;
Viens respirer l'ardeur de ce poison
Qui me dévore, et par l'amour vaincue

Præcordiis ex intimis veneni,
Et mutuis languere victa flammis.
At nec deos, nec tu time Dionen:
Formosa divis imperat puella.

Languir des feux de mon âme éperdue :
Cesse de craindre ou Vénus ou Junon ;
Jupiter même embrasse ta querelle :
Nouveau Pâris, il est pour la plus belle.

BASIUM XV.

QUALEM purpureo diffundit mane colorem
Quæ rosa nocturnis roribus immaduit :
Matutina rubent dominæ sic oscula nostræ,
Basiolis longâ nocte rigata meis :
Quæ circùm facies niveo candore coronat,
Virginis ut violam cùm tenet alba manus.
Tale novum seris cerasum sub floribus ardet,
Æstatemque et ver cùm simul arbor habet.
Me miserum, quare cùm flagrantissima jungis
Oscula, de thalamo cogor abire tuo?
O! saltem, labris serva hunc formosa ruborem,
Dùm tibi me referet noctis opaca quies.
Si tamen intereà cujusquam basia carpent,
Illa meis fiant pallidiora genis.

BAISER XV.

COMME l'œillet, trempé par les longues rosées,
Ranime ses couleurs aux rayons du soleil,
Des baisers de ma nuit tes lèvres arrosées
Offrent à mes désirs un contour plus vermeil;
Il brille couronné des lis de ton visage :
Près d'un sein virginal, éclatant de blancheur,
La rose augmente ainsi d'éclat et de fraîcheur ;
Ainsi brillent plus vifs, parmi le vert feuillage,
Ces fruits ronds et pourprés, premiers et doux présens
De l'été qui commence et succède au printems.
Hélas ! pourquoi faut-il m'exiler de ta couche,
Quand tes brûlans baisers rallument mes désirs?
Ma belle, garde-moi les roses de ta bouche,
Jusqu'à l'heure paisible où je vole aux plaisirs.
Mais si ta bouche ingrate ose, dans mon absence,
Permettre un seul baiser, je veux pour châtiment,
Qu'elle se décolore, au moment de l'offense,
Et soit plus pâle encor que ton fidèle amant.

BASIUM XVI.

NON semper udum da mihi basium,
Nec juncta blandis sibila risibus:
Nec semper in meum recumbe
Implicitum moribunda collum.

Mensura rebus est sua dulcibus:
Ut quodque mentes suaviùs afficit,
Fastidium sic triste secum
Limite proximiore ducit.

Cùm te rogabo ter tria basia,
Tu deme septem, nec nisi da duo,
Utrumque nec longum nec udum:
Qualia teligero Diana

Dat casta fratri, qualia dat patri
Experta nullos nata Cupidines:
Mox è meis lasciva ocellis
Curre procul natitante plantâ.

Et te remotis in penetralibus,
Et te latebris abditam in intimis,



BAISER XVI.

Du baiser quelquefois modérons la chaleur,
Cachez-moi ce regard touchant et séducteur :
A mon cou, dans mes bras, ne venez pas sans cesse
Mourir dans les transports d'une amoureuse ivresse.
La nature a prescrit des bornes au plaisir,
Et jamais, sans regret, on n'a pu les franchir.
Plus le bonheur est vif, plus courte est la distance
Qui bientôt à l'ennui conduit notre imprudence.
Ainsi de neuf baisers que demandent mes vœux,
Sévère par amour n'en accorde que deux,
Mais froids comme un baiser de Diane à son frère,
Chastes comme un baiser d'une fille à son père,
Quand elle ignore encor Vénus et les plaisirs.
Alors sourde à ma voix, rebelle à mes désirs,
Fuis comme la colombe ou la nymphe légère;
Vole, cache tes pas dans un bois solitaire,
Cache-les dans un antre impénétrable au jour.
Vers l'antre, dans le bois, je m'élance à mon tour,
Et vainqueur enflammé par l'espoir et l'attente,
De mes bras triomphans saisissant mon amante,

Sequar latebras usque in imas;
In penetrale sequar repostum:

Prædamque victor fervidus in meam
Utrinquè heriles injiciens manus,
Raptabo, ut imbellem columbam
Unguibus accipiter recurvis.

Tu deprecantes victa dabis manus,
Hærensque totis pendula brachiis,
Placare me septem jocosis
Basiolis cupies inepta.

Errabis: illud crimen ut eluam,
Septena jungam basia septies,
Atque hoc catenatis lacertis
Impediam, fugitiva, collum:

Dùm persolutis omnibus osculis,
Jurabis omnes per veneres tuas,
Te sæpiùs pœnas easdem
Crimine velle pari subire.

Je t'enlève éperdue, et semblable au ramier
Sous l'ongle recourbé du rapide épervier.
En vain dans ce moment, suppliante et vaincue,
De tes bras tout entiers à mon cou suspendue,
Par neuf baisers d'amour tu penses m'appaiser ;
Mais ton crime est trop grand ; il faut, pour t'excuser,
Que je presse cent fois ta bouche fugitive :
Mes deux bras enlacés te retiendront captive,
Jusqu'à mes cent baisers bien donnés, bien reçus ;
Et je veux qu'au dernier tu jures par Vénus,
Que tu voudrais souvent, pour les mêmes offenses,
Mériter et subir de pareilles vengeances.

BASIUM XVII.

NON sunt certa meam moveant quæ basia mentem:
Uda labris udis conseris, uda juvant:
Nec sua basiolis non est quoque gratia siccis,
Fluxit ab his tepidus sæpè sub ossa vapor.
Dulce quoque est oculis nutantibus oscula ferre,
Auctoresque sui demeruisse mali:
Sive genis totis, totive incumbere collo,
Seu niveis humeris, seu sinui niveo:
Et totas livore genas, collumque notare,
Candidulosque humeros, candidulumque sinum:
Seu labris querulis titubantem sugere linguam,
Et miscere duas juncta per ora animas,
Inque peregrinum diffundere corpus utramque,
Languet in extremo cùm moribundus amor.

Me breve, me longum capiet, laxumque, tenaxque,
Seu mihi das, seu do, lux, tibi basiolum.
Qualia sed sumes, nunquàm mihi talia redde:
Diversis variùm ludat uterque modis.



BAISER XVII.

CHACUN de tes baisers touche et ravit mon cœur :
Humides, je me plais à goûter leur douceur.
Les donnes-tu brûlans ? une subite flamme
S'insinue avec eux jusqu'au fond de mon âme.
Qu'il est doux de baiser tes yeux pleins de langueurs,
Ces yeux de mes tourmens trop aimables auteurs !
Qu'il est doux de presser d'une bouche idolâtre
Une épaule d'ivoire, une gorge d'albâtre,
D'imprimer sur ton cou, de marquer sur ton sein,
Sur ce corps tout entier de neige et de satin,
Des fureurs du baiser les traces pâlissantes,
D'unir, par ce baiser, nos deux âmes errantes,
Lorsque, brûlans d'un feu trop prompt à s'exhaler,
Dans le sein l'un de l'autre on voudrait s'envoler !
Ou donnés, ou reçus, prolongés ou rapides,
Eucharis, tes baisers charment mes sens avides.
Ah ! ne rends pas les miens comme ils te sont donnés :
Varions du baiser les combats fortunés ;
Et si l'un de nous deux, aux traités infidelle,
Ne sait plus inventer de caresse nouvelle,

At quem deficiet varianda figura priorem,
Legem submissis audiat hanc oculis,
Ut, quot utrinquè priùs data sint, tot basia solus
Dulcia victori det, totidemque modis.

De nos mille baisers docile imitateur,
Ses lèvres les rendront aux lèvres du vainqueur,
Pleins des mêmes transports, pleins des mêmes délices,
Que tous ceux inventés par nos doubles caprices.

BASIUM XVIII.

LATONÆ niveo sidere blandior,
Et stellâ Veneris pulchrior aureâ,
Da mî basia centum,
Da tot basia, quot dedit
Vati multivolo Lesbia, quot tulit:
Quot blandæ Veneres, quotque Cupidines
Et labella pererrant,
Et genas roseas tuas:
Quot vitas oculis, quotque neces geris,
Quot spes, quotque metus, quotque perennibus
Mista gaudia curis,
Et suspiria amantium:
Da, quàm multa meo spicula pectori
Insevit volucris dira manus dei:
Et quàm multa pharetrâ
Conservavit in aureâ.

Adde et blanditias, verbaque publica,

BAISER XVIII.

BEAUTÉ plus douce encor que l'astre de Latone,
Plus brillante à mes yeux que la vive couronne
De l'étoile au front d'or qui ramène le jour,
Accorde cent baisers à mon brûlant amour.
Au nom des dieux, au nom de Guide,
Je les demande aussi nombreux
Que les baisers voluptueux
Donnés ou rendus par Ovide,
Toujours heureux, toujours avide.
Je les demande aussi nombreux
Que les Amours, les Ris, les Jeux,
Folâtre essaim qui se repose
Sur ton front, parmi tes cheveux,
Ou sur tes deux lèvres de rose;
Aussi nombreux que mes désirs,
Depuis que j'adore tes charmes;
Aussi nombreux que mes soupirs,
Mes espérances, mes alarmes,
Et nos transports et ces plaisirs,
Toujours mêlés de quelques larmes (6).

BASIUM XVIII.

LATONÆ niveo sidere blandior,
Et stellâ Veneris pulchrior aureâ,
Da mî basia centum,
Da tot basia, quot dedit
Vati multivolo Lesbia, quot tulit :
Quot blandæ Veneres, quotque Cupidines
Et labella pererrant,
Et genas roseas tuas:
Quot vitas oculis, quotque neces geris,
Quot spes, quotque metus, quotque perennibus
Mista gaudia curis,
Et suspiria amantium:
Da, quàm multa meo spicula pectori
Insevit volucris dira manus dei:
Et quàm multa pharetrâ
Conservavit in aureâ.

Adde et blanditias, verbaque publica,

BAISER XVIII.

Beauté plus douce encor que l'astre de Latone,
Plus brillante à mes yeux que la vive couronne
De l'étoile au front d'or qui ramène le jour,
Accorde cent baisers à mon brûlant amour.
Au nom des dieux, au nom de Guide,
Je les demande aussi nombreux
Que les baisers voluptueux
Donnés ou rendus par Ovide,
Toujours heureux, toujours avide.
Je les demande aussi nombreux
Que les Amours, les Ris, les Jeux,
Folâtre essaim qui se repose
Sur ton front, parmi tes cheveux,
Ou sur tes deux lèvres de rose;
Aussi nombreux que mes désirs,
Depuis que j'adore tes charmes;
Aussi nombreux que mes soupirs,
Mes espérances, mes alarmes,
Et nos transports et ces plaisirs,
Toujours mêlés de quelques larmes (6).

Et cum suavicrepis murmura sibilis,
Risu non sine grato,
Gratis non sine morsibus:
Quales Chaoniæ garrula motibus
Alternant tremulis rostra columbulæ,
Cùm se dura remittit
Primis bruma Favoniis;
Incumbensque meis, mentis inops, genis,
Huc, illùc, oculos volve natatiles,
Exsanguemque lacertis
Dic te sustineam meis.
Stringàm nexilibus te te ego brachiis,
Frigentem calido pectore comprimam,
Et vitam tibi longi
Reddam afflamine basii:
Donec succiduum me quoque spiritus
Istis roscidulis linquet in osculis,
Labentemque lacertis,
Dicam, collige me tuis.

Stringes nexilibus me, mea, brachiis,
Mulcebis tepido pectore frigidum,
Et vitam mihi longi af-
flabis rore suavii.



Ajoute à tes baisers sans cesse renaissans,
Et les propos d'amour et les noms caressans,
Et les soupirs et les murmures,
Langage harmonieux des cœurs,
Sans oublier vives morsures,
Sourire et regards enchanteurs.
Imitons de Vénus les colombes charmantes :
A peine, au souffle du zéphyr,
L'hiver commence à s'amollir,
Les becs entrelacés, les ailes frémissantes,
Murmurant de concert, on les voit tóur à tour
Donner et recevoir le baiser de l'amour.
Ivre de ce bonheur suprême,
Les yeux noyés dans le plaisir,
Tu me diras : je vais mourir,
Soutiens la moitié de toi-même.
Oui, prompt comme l'éclair, je presse dans mes bras,
Contre mon sein brûlant, mon amante glacée,
Et de mes longs baisers l'agréable rosée
Rend la vie à son cœur, l'éclat à ses appas.
Enfin, sous les baisers succombe ma faiblesse;
D'une mourante voix je murmure à mon tour :
Recueilli dans tes bras, ô ma jeune maîtresse !
Laisse-moi renaître à l'amour.

Sic ævi, mea lux, tempora floridi
Carpamus simul: eu jam miserabiles
Curas ægra senectus
Et morbos trahet, et necem..

Dans ses bras Eucharis m'enchaîne ;
Foyer d'une douce chaleur,
Son sein réchauffe ma langueur ;
Et les parfums de son haleine
Font de nouveau battre mon cœur.
Cueillons, chère Eucharis, les fleurs de la jeunesse :
Déjà je vois venir l'importune vieillesse,
Les soucis, les douleurs compagnes de son sort,
Et dans l'ombre caché le monstre de la mort.

BASIUM XIX.

LANGUIDUS e dulci certamine, vita, jacebam
 Exanimis, fusâ per tua colla manu.
Omnis in arenti consumptus spiritus ore
 Flamine non poterat cor recreare novo.
Jam Styx ante oculos, et regna carentia sole,
 Luridaque annosi cymba Charontis erat:
Cùm tu suaviolum educens pulmonis ab imo,
 Afflasti siccis irriguum labiis,
Suaviolum Stygiâ quod me de valle reduxit,
 Et jussit vacuâ currere nave senem.

Erravi, vacuâ non remigat ille carinâ,
 Flebilis ad Manes jam natat umbra mea.
Pars animæ, mea vita, tuæ hoc in corpore vivit,
 Et dilapsuros sustinet articulos:
Quæ tamen, impatiens, in pristina jura reverti
 Sæpè per arcanas nititur ægra vias.
Ac nisi dilectâ per te foveatur ab aurâ,
 Jam collabentes deserit articulos.

BAISER XIX.

LANGUISSANT et sans force, après nos doux combats,
Mollement étendu, je dormais dans tes bras,
Par les feux de l'amour mon haleine épuisée
Ne pouvait rafraîchir ma poitrine embrasée.
Déjà mes yeux errans voyaient les sombres bords,
Et la barque fatale, et le nocher des morts;
Quand du fond de ton cœur, sur cette bouche aride,
Descendit en rosée, un baiser tendre, humide,
Baiser qui me retint, au moment du départ,
Et renvoya, sans moi, la barque et le vieillard.
Il revient le barbare, et m'entraîne au rivage.
Hélas ! j'allais franchir le funeste passage,
Un rayon de ton âme a passé dans mon corps;
Il y vit, il soutient mes trop faibles ressorts.
Je le sens ce rayon de vie et de lumière,
Qui m'échappe et revole à sa source première :
Retiens-le dans mon sein, ranime ma chaleur,
Ou je vais défaillir et mourir de langueur.
Unis étroitement ta bouche avec la mienne ;
Que ton souffle amoureux tous les deux nous soutienne,

Ergo, age, labra meis innecte tenacia labris,
Assiduèque duos spiritus unus alat:
Donec, inexpleti post tædia sera furoris,
Unica de gemino corpore vita fluet.

Jusqu'au moment suprême où, lassés de plaisir,
Et toujours dévorés des fureurs du désir,
Dans un dernier baiser, dans un baiser de flamme,
Nos deux corps réunis n'exhaleront qu'une âme.

ELEGIÆ.

AD AMOREM.

ELEGIA SOLENNIS III.

Ille ego, qui Maio solennia carmina mense
  Suspendi templis, sancte Cupido, tuis,
Cùm melior tellus meliore in amore teneret,
  Mulcentem tepido pectore dulce malum,
Nunquid ab hac poteram liber desistere curâ,
  Rejectus dulci tam procul à patriâ,
Tam procul antiquo infelix divisus ab igne,
  Qui primùm nostris ossibus incaluit?

Quin etiam, te autore, graves expertus amores
  Cùm fuerim, et Dominæ regna superba novæ,
Quùm mihi crudeli faceret ludibria vultu
  Insultans capiti torva Neæra meo,
Certè ego si pacto juratus stare recusem,
  Undè petam veniam, vel tua Mater erit.

ÉLÉGIES.

A L'AMOUR.

TROISIÈME ÉLÉGIE SOLENNELLE.

AU retour du printems, jadis à tes autels,
Amour, j'ai suspendu des hymnes solennels;
Alors un ciel plus doux, une plus douce flamme (7)
Enchantait mes regards et captivait mon âme;
Alors baisant mes fers, chérissant ma douleur,
J'aimais à caresser une agréable erreur:
Maintenant rejeté si loin de sa patrie,
Si loin des premiers feux de son âme attendrie,
Jean Second te doit-il, aux jours de son malheur,
L'hymne de l'allégresse, et les chants du bonheur?
Les peines de l'amour accablent ma faiblesse:
Par toi soumis encore au joug d'une maîtresse,
Captif, humilié sous son injuste orgueil,
Réduit à demander la faveur d'un coup d'œil,
Mes sermens ne sont plus: auteur de ma misère,
Tu me les as rendus, j'en atteste ta mère.

Illa suâ fixum conservat in arbore carmen,
  Annua devovi quo tibi sacra Puer,
Dum mihi mansuetas afflares leniter auras:
  Durus ades, duro frigeat ara Deo.
An, mea si Lybicas navis ditaverit undas,
  Aurea Lædeis dona feram pueris?
Aut, ego si moriar longinquis exul in oris,
  Decernam reduci sacra opulenta Jovi?
Abnuat hoc hæres, et, si sub judice certet,
  Turpiter à causâ Jupiter ipse cadet.
Ultrices igitur tædas metuemus, et arcum,
  Plusquàm fulminei fervida tela patris?
Jupiter ignoscas, cedunt tua sceptra Nepoti,
  Et trifidum Pueri sub face fulmen hebet,

Illius æternis halabunt templa corollis,
  Undabit pecudum sanguine pingue solum:
Mascula sudabunt verbenæ thura perustæ,
  Et focus in vivo cespite semper erit.
Ipse ego, nude Puer, signum tibi nobile ponam,
  Quale Cnidus matri servat aquosa tuæ.
Aureus in niveâ ludet cervice capillus,
  Aurea cum fulvâ tela dabo pharetrâ.

Elle conserve encor sur ses myrtes chéris
Mes hymnes solennels en l'honneur de son fils.
Tems heureux ! ta faveur protégeait mon jeune âge ;
Comme un léger zéphyr caresse le feuillage,
Tu flattais mon amour ; aujourd'hui, dieu cruel,
Mon encens ne veut plus fumer sur ton autel.
Si mes vaisseaux brisés roulaient sous les abîmes,
Aux enfans de Léda devrais-je des victimes ?
Et mourant dans l'exil, loin du natal séjour,
A Jupiter, auteur d'un fortuné retour,
Me faudrait-il offrir un pompeux sacrifice ?
Non, je ne veux jamais consacrer l'injustice.
Ainsi du dieu tonnant je brave les carreaux,
Et je craindrais l'Amour, ses traits et ses flambeaux !.....
Maître des cieux, pardonne ; oui, ton brûlant tonnerre
Pâlit devant les traits de l'enfant de Cythère ;
Que ses temples toujours, au retour du printems,
Fument environnés d'un nuage d'encens,
Et que ses verts autels, chargés de nos offrandes,
Exhalent les parfums des plus fraîches guirlandes.
  Enfant chéri, je veux, en marbre de Paros,
Exposer ton image, ainsi que dans Paphos,
Aux avides regards d'une mère idolâtre :
Voilà tes blonds cheveux, tes épaules d'albâtre,

Penna duplex humeris auro radiabit, et arcus
Ille nocens : Parium cætera marmor erunt.
Proxima ponetur (nec erit tibi, Sancte, pudori),
Vatis amatoris Julia sculpta manu.
Interea roseo demus sua carmina Maio,
Sæpiùs ut remeans floreat ille mihi.
Maius alit flores, Maio pulcherrimus annus
Vernat, Acidaliæ gaudia Maius alit:
Spem segetis, spem Maius alit florentis Iacchi,
Spes, memini, quondam fovit et ille meas,
Et primos miseri gemitus audivit amantis,
Et primas lacrymas vidit, et indoluit.

Tunc Zephyrum socias mecum miscere querelas,
Quâ tremit ignotis umbra sub arboribus,
Et tepidum lacrymas jussit siccare cadentes,
Solis ad afflatum ros uti vernus abit.

Maie decus mensum, pastorum Maie voluptas,
Dives opum, Terræ luxuriantis amor,
En tibi cum Puero communia sacra volucri,
En tibi purpureâ spargitur ara rosâ,



Et ton carquois doré, rempli de flèches d'or;
Je fais du même éclat étinceler encor
Tes ailes de vautour et tou arc si funeste :
Charme de ton poëte, une beauté céleste,
L'ouvrage de mes mains, Julie et ses appas (8),
Brillent à tes côtés, Amour, n'en rougis pas.
Je veux chanter aussi, sous les pleurs de l'Aurore,
Un hymne au mois de mai qui refleurit encore.
Mai rajeunit l'année; il rend à nos désirs
Le printems et Vénus, la rose et les plaisirs:
Mai nourrit de Bacchus la fleur et l'espérance;
Cet heureux mois flattait ma douce confiance;
Témoin des premiers pleurs versés dans mes beaux jours,
Mai plaignit les chagrins, les tourmens des amours.
Zéphire, sous l'ombrage agité par son aile,
Mêlait à mes regrets sa plainte fraternelle,
Séchés par lui, mes pleurs fuyaient à mon réveil,
Ainsi que la rosée au souffle du soleil;
Mai, le premier des mois, l'amour de la nature,
Luxe de sa richesse, honneur de sa parure,
Sur les mêmes autels, la rose et ses boutons
Pour l'Amour et pour toi courent en longs festons:
Entends nos chants joyeux, notre voix consacrée
Au plus heureux des mois, au fils de Cythérée.

Et nova cantamus solenni carmina plausu,
Quæ tibi, parve Puer, quæ tibi Maie damus.
Adsis, et faveas florum Dea versicolorum,
Te rosa, te violæ, te thyma cana vocant.
Narcissus tibi suave rubet, tibi lilia fulgent,
Candida virgineâ lilia carpta manu,
Omnia dotales olim quæcumque per hortos
Nutrit amatoris fertilis aura tui.
Ecce tibi nostri cedit pars tertia sacri,
Linque tuos hortos, Diva jocosa veni,
Qualis eras Zephyro, cùm te formosa secutus
Securam pennis mollibus implicuit;
Qualis ab ætherio spectabas culmine ludos,
Quos tibi solennes Martia Roma dabat.

Romanis tibi pro ludis Romana Secundus
Carmina, diversâ cantat in Hesperiâ,
Quâ rutilas Tagus assiliens ejectat arenas,
Sub matutinis cantibus alituum,
Carmina spectaclis longè potiora vetustis.
Sustulit hæc ætas, illa perennè manent.

Viens nous sourire encore, ô déesse des fleurs!
L'aurore a rafraîchi leurs parfums, leurs couleurs;
A peine tu parais, la rose, le narcisse,
Et le lis virginal entr'ouvent leur calice;
Dans ces rians jardins, ton domaine charmant,
Mille autres fleurs encor que ton léger amant
Flatte, échauffe, nourrit de sa féconde haleine,
Appellent les regards et le choix de leur reine.
Partage avec le mois, délices des pasteurs,
Partage, avec le dieu qui règne sur les cœurs,
Nos hymnes, notre encens, nos justes sacrifices.
Souviens-toi de ces jours de gloire et de délices,
Quand le jeune Zéphire, épris de ta beauté,
Profitant de l'erreur de ta sécurité,
Captive, t'enchaîna dans ses flexibles ailes;
De cet âge où, du haut des voûtes éternelles,
Tu contemplais les jeux des fiers enfans de Mars;
Reviens dans cet éclat enchanter nos regards.
Des accords des Romains ma jeunesse nourrie
Te consacre ces vers dans une autre Hespérie,
Sous le chant matinal des oiseaux du printems:
Hélas! Rome n'est plus; les ravages du tems
Ont renversé ton culte; ils ont détruit tes fêtes:
Mes vers sont éternels et bravent ses conquêtes.

O, ita, cum blando blandissima Mater Amore,
O, ita Bacche velis, ô, ita Phœbe pater,
Semper ut illius maneant monimenta caloris,
Quem movit tremulis ignea luminibus,
Magnum quæ parvo nomen sortita libello,
Prima meæ spolium Julia mentis habet.

Mère du tendre Amour, caressante Cypris,
Apollon et Bacchus, vous, mes dieux favoris,
Faites vivre à jamais ces fruits de mon ivresse,
Et des brûlans regards de ma jeune maîtresse;
Que mes premiers amours, Julie et sa beauté
Volent avec mes chants à l'immortalité.

ELEGIA II.

Tempore cur dicto cessas, Venerilla, venire?
Ecce tibi torus est, ecce parata Venus,
Qualem Tyndaridi, spatiosa per æquora raptæ,
Tutus in Iliacâ solvit adulter humo.
Ipsa Venus violis, et puniceis amaranthis,
Et totum Cyprio sparsit odore torum.
Ipse torum face lustravit flammante Cupido,
Transiliens agili candida fulcra pede.

Quid cessas, formosa? tuum sic ludis amantem?
An magis, exiguo tempore discrucias,
Obsequio ut meliore moram lasciva repenses?
Dilatusque avidâ mente bibatur amor?
Ah, nimium mihi tarda, et tardâ tardior horâ,
Quam male dinumeras tempora, quæ numero!
Sed cur dinumeres, cum malis fallere amantem?
Forsitan hæc aliis hora parata fuit.

ÉLÉGIE DEUXIÈME

DU SECOND LIVRE.

JE brûle, le tems fuit, viens, ma jeune Glycère (9);
Voici le lit d'amour, le plaisir que Pâris,
Libre de tout danger pour sa flamme adultère,
Sur la rive troyenne offrit à Tyndaris.
Vénus même a paré de fraîches violettes,
Embaumé de parfums ces aimables retraites,
Cupidon sur ma tête agitant son flambeau
De nos jeunes amours éclaira le berceau.
Pourquoi par ces retards abuser ma tendresse?
Si tu n'avais voulu qu'enflammer ton amant,
Si tes divins baisers, si ta brûlante ivresse
S'empressaient d'expier mes douleurs d'un moment,
Avec quels vifs transports, bénissant ton adresse,
Je boirais du plaisir la coupe enchanteresse!
Que l'absence et le temps fatiguent ma douleur!
Comptes-tu les momens? connais-tu mes supplices?
Insensé, qu'ai-je dit? Ah! ta perfide ardeur
Peut-être à quelqu'amant prodigue nos délices.

Dumque ego blanditiasque tuas, et roscida mente
  Oscula præcipio, multiplicesque vices,
Dum vacuum falsis complexibus aëra capto,
  Dum mea in absentes porrigo colla manus,
Et, quemcunque movet strepitum levis aura per ædes,
  Dilectos Dominæ suspicor esse pedes:
Demulces alium tepido perjura cubili,
  Cum quo disperdas gaudia pacta mihi.
Forsitan et de me, teneros motura cachinnos,
  Miscetur vestris fabula nequitiis.
Hei! quid in immeritam tam turpia crimina fingo?
  Credo equidem, faciles jam movet illa gradus:
Jamque pedem thalamis ponet cultissima nostris.
  Fallor? an in nostro limine latrat Hylax.

Quoi ! tandis que mon cœur rempli de ton amour
Ne rêve que baiser, ne rêve que caresse,
Et cent plaisirs donnés ou rendus tour à tour;
Tandis que dans les airs, en cherchant ma maîtresse,
Je n'embrasse qu'une ombre insensible au plaisir,
Et qu'au plus léger bruit de l'onde ou du zéphyr,
Cent fois, dans mon erreur, je crois l'entendre encore,
Infidelle, parjure, un rival que j'abhorre,
Caressé sur ton sein, à tes faveurs admis,
Goûterait ces plaisirs qui me furent promis !....
Et peut-être, au milieu d'un délire coupable,
De mon rival encor je deviendrais la fable !....
Par d'injustes soupçons mais pourquoi t'outrager?
O Glycère, j'entends courir ton pied léger.
Sur le seuil fortuné j'entends voler ma belle :
Mon cœur la reconnaît : je triomphe ; c'est elle.

AD SOMNUM.

ELEGIA IX.

Somne, tenebrosæ necis ignavissime frater,
Et tantùm vanis dulcis imaginibus,
Parce meæ Dominæ natitantes claudere ocellos,
Noctis promissæ dum brevis hora fluit.
Pacta mihi est, non, Somne, tibi: cur improbe pennis
Subrepens tacitis in bona nostra volas?
Desine, si pudor est, onerare amplexibus atris
Membra Pyrenæâ candidiora nive.
Te sibi, deserto ducens suspiria lecto,
Noctibus in viduis multa puella vocat.
Te vocat enervis conjux formosa mariti
Plurima, et instanti gaudia nulla negat.
Tu ne obscura putas tua, lascivissime, furta,
Immunis quorum nulla puella fuit?
Parva licet matris charis indormiat ulnis,
Et rudis, et nulli contemerata viro:
Te tamen experta est resolutis ægra medullis,
Et frustrà matris muta vocavit opem.

AU SOMMEIL.

ÉLÉGIE NEUVIÈME DU SECOND LIVRE.

O FRÈRE de la mort, ami de la paresse,
Sommeil que l'on chérit pour tes douces erreurs,
Garde-toi de fermer les yeux de ma maîtresse,
Et d'abréger la nuit promise à mes ardeurs.
Cette nuit m'appartient : pourquoi, dieu sacrilége,
Voudrois-tu partager les trésors d'un amant ?
Ah ! cesse d'outrager d'un froid embrassement
Ce corps si délicat et plus blanc que la neige.
Au milieu de ses nuits, nuits veuves de plaisirs,
Dans son lit solitaire une amante t'appelle,
Et d'un indigne époux l'épouse tendre et belle
T'invoque et s'abandonne à tes pressans désirs.
Dieu lascif, on le sait, ta furtive licence
Dans les bras maternels abuse l'innocence;
La beauté vierge et pure, inconnue aux Amours,
De tes douces vapeurs enivrée, amollie,
Succombe sans défense, et sa voix affaiblie
Expire, en implorant sa mère et son secours.

Cuncta patent tibi, Somne, cubilia formosarum :
  Nocte brevi vigilet, scilicet, una mihi.
Ipsa negat tibi se, cubitoque innixa supino
  Erigitur, nostrum labitur inque sinum.

Sed rursùm nitidos oculos devicta remittit,
  Fractaque anhelantes vox cadit in gemitus.
Quid faciam, mea lux? quo te medicamine tangam,
  Ut sopor iste tuo defluat ex animo?
Nam neque subducam lapsuro brachia collo,
  Nec tibi stridenti voce molestus ero:
Nec digitis vellam digitos tibi, nec pede duro
  Urgebo suras, marmoreumque pedem :
Uda papavereo detergam lumina succo,
  Sive meis oculis, seu magis ore meo :
Inque tuum mœstus flectam suspiria nomen,
  Mussabo magicis carmina lecta sonis,
Quæ mihi, Thessalici quondam doctissima ritûs,
  Nocte relucenti commemorabat anus,
Cùm me, custodes calcans secura jacentes,
  Virginis intactum detulit in thalamum.
Phryxæam vigilans servabat bellua lanam :
  Servabat vigilans aurea mala draco.

De toutes les beautés tu partages la couche;
Laisse-moi Vénérille : oui, si l'amour te touche,
Respecte ma maîtresse; elle est sourde à tes vœux :
Vois-la se rejeter sur mon sein amoureux.

Hélas ! ses yeux brillans abaissent leur paupière,
Sa tendre voix encor se brise en longs soupirs :
Par quel puissant remède, ô ma douce lumière,
Réveiller dans tes sens la flamme des désirs?
Je n'ose abandonner cette tête charmante
Que soutiennent mes bras sur le mol oreiller :
Par un bruit indiscret je n'ose t'éveiller :
Loin de moi de serrer, d'une main imprudente,
Tes jolis doigts de rose, ou tes pieds délicats,
Au risque d'offenser, de meurtrir tes appas.
Je veux que mes baisers, que ma bouche timide
Effacent les pavots sur ta paupière humide,
Et triste, murmurant ton nom dans mes soupirs,
Conjurer ton sommeil funeste à nos plaisirs.
J'appelle à mon secours la puissance magique
Qui, frappant nos Argus d'un sommeil léthargique,
Sous l'ombre étincelante et rivale du jour,
Jusqu'au lit virginal conduisit mon amour.

Plus cher, plus précieux que l'or des Hespérides,
Un jeune amant désire et brûle à tes côtés;

Tu quoque, fac vigiles, juvenem complexa virentem,
Delicias rapiat ne qua puella tuas.
Somnus abit, sensi; leviori pectus amatum
Jam gravat illa mihi pondere, somnus abit.
Jam fas est majore sono cantare, novumque
Mittere reclusas carmen in auriculas.
Nondum Luna teres tetigit fastigia cœli
Ardua, fraternis dissita luminibus.
Tu tamen (ah!) pigro jamdudum immortua somno,
Turpe toro pondus, me vigilante, jaces.
Nil agimus, jam se dedet secura quieti,
Norit ubi roseum tam procul esse diem.

Hospitis Oceani spumosa cubilia linquit
Phœbus, et ardentes in juga cogit equos:
Sidit Athlantæas Phœbi germana sub undas,
Obtundunt aciem sidera victa suam,
Terque dedit lucis signum cristata volucris:
Tu tamen assiduo pressa sopore jaces.
Uxores jaceant sic, deformesque puellæ,
Quæque parant lassis tædia fœda viris:
Tu mecum longâ ludas, licet, ô mea, nocte,
Et mecum longâ deliciosa die,
Inclinata sopor numquam mea lumina solvet.

Presse-le, Vénérille, entre tes bras avides :
As-tu donc oublié nos douces voluptés?
Le sommeil fuit : l'amour par degrés la réveille;
Oui, le fardeau chéri pèse moins sur mon cœur,
Et ma voix moins timide à frapper son oreille,
En accens plus hardis peut chanter son ardeur.
Écoute mes désirs, ô toi qui m'es si chère !
De l'astre au front d'argent la face circulaire
Ne monte point encor jusqu'au faîte des cieux;
Et toi, dans un sommeil oisif, injurieux,
Coupable envers l'Amour, et bravant sa colère,
Froide comme les morts, tu languis sous mes yeux !

Qu'ai-je dit, imprudent? voici la jeune Aurore.
Déjà sortant du lit de Thétis qu'il adore,
Phébus soumet au joug ses coursiers écumans,
Et sa sœur descendue au sein des flots mouvans
Cède au char fraternel la céleste carrière;
Des nocturnes flambeaux vois pâlir la lumière;
Entends le chantre ailé, le héraut du soleil;
Trois fois il a donné le signal du réveil.
Abandonne au sommeil la débile vieillesse,
Ou la laideur, objet des mépris de l'amour;
Mais nous, pour les plaisirs de l'ardente jeunesse,

Qui dormit, secum non habet ille suam.
O, nunc, ô, vigiles, illud ne protinus addam,
Quæ dormit, secum non habet illa suum.
Hoc non admittes in te, dulcissima, crimen,
Somnus jucundis jam fluet ex oculis.
En! niveo lapsos formavit pollice crines,
Lumina permulsit semireclusa manu,
Et mihi basiolum strinxit trepidante labello,
Quale viro in somnis nulla puella tulit.

Jam dormisse decet, jam te formosior ipsâ es,
Mollior ex oculis jam tibi flamma venit,
Sic, ubi nocturnos rupit Tithonia somnos,
Purpureum flavo fundit ab ore decus;
Sic nitet ambiguo Titan gratissimus ore,
Cùm se non totum nubibus exeruit:
Talia per densos myrti Latonia ramos
Dejicit in tremuli lumina fontis aquam.

Nunc licet intonsi veniat sub imagine Phœbi
Somnus, Athlantiadis vel gerat ora Dei,
Exemplove Jovis, liquido nitidissimus auro
Diffluat, aut niveo tectus olore gemat:

Veillons toute la nuit, veillons encor le jour.
Le mortel paresseux qui dort près d'une belle
Ignore sa présence, et n'est point avec elle.
Dormir près d'un amant, c'est être loin de lui :
Prends pitié de toi-même, abrége mon ennui.....
Ma prière a touché celle que j'idolâtre:
Je la vois me sourire, et de sa main d'albâtre
Sur son front avec grâce arranger ses cheveux,
Caresser sa paupière, entr'ouvrir ses beaux yeux.
Quel feu dans ce baiser de ta bouche de rose !
Ainsi Vénus caresse Adonis qui repose :
Plus belle et plus touchante, en sortant du sommeil,
L'éclair de tes regards est doux à ton réveil !
Moins fraîche à son lever, l'amante de Céphale
Sur le céleste azur répand un reflet d'or ;
Ainsi brille Phébus, lorsqu'un nuage encor
Nous dérobe à moitié sa tête matinale :
Telle d'un myrte épais entr'ouvrant les rameaux
Diane fait trembler ses rayons dans les eaux.

Maintenant, ô Sommeil, prends les traits de Mercure,
Emprunte d'Apollon la longue chevelure,
Ou, nouveau Jupiter, cache le roi des dieux
Sous les plumes d'argent du cygne harmonieux;

Spernet Apollineos præ me Venerilla capillos,
  Mercuriique genas, Mercuriique lyram:
Excludet gremio croceæ ludibria guttæ,
  Et frustrà ad thalamos dulce queretur olor.

Les cheveux d'Apollon, et Mercure et sa lyre
Ne sauraient émouvoir la beauté qui m'inspire;
Et l'amant de Léda, trompé dans ses transports,
Exhalerait en vain les plus touchans accords (10).

VALEDICIT AMICIS

In Hispaniam profecturus è Belgicâ.

ELEGIA X.

Hei mihi, curarum cur me tam lenta fatigant
Pondera? mensque suo victa dolore jacet?
An ne, quòd extremas fato propellor in oras,
Aurea quà flavi splendet arena Tagi,
Visurus populos quos Sol vicinus adurit,
Dùm parat occiduas amne lavare rotas?
At qui tunc alacer soleo vegetusque videri,
Esset in aspectu cùm via longa meo,
Libera nec curis unquàm magis otia duco,
Quàm cùm dura premo terga fugacis equi.
Nec mihi formosis injecit vincla lacertis,
Pendet et à collo nulla puella meo,
Quæ mihi blanditias et verba minantia dicat,
Ominaque in nostrum tristia fingat iter,
Quæ mihi cum lacrymis convicia fundat eunti,
Asperet et magnos in mea damna Deos.
Talis nulla meis insedit cura medullis,
Et tamen, heu, quantus pectora languor habet!

ADIEUX A SES AMIS,

Au moment de son départ de la Belgique pour l'Espagne.

ÉLÉGIE DIXIÈME DU LIVRE TROISIÈME.

JE ne sais quel ennui, quelle sombre douleur
Tourmentent en secret et fatiguent mon cœur.
Craindrais-je de voguer vers la rive lointaine,
Où sur un sable d'or le Tage se promène,
Superbe, étincelant des éclairs du soleil,
Qui du ciel dans les flots plonge son char vermeil?
Lorsque brille à mes yeux l'espoir d'un long voyage,
Le plaisir fait toujours rayonner mon visage;
Si je fuis, emporté par un coursier fougueux,
Léger, libre de soins, mon esprit est heureux.
Enchaînant son poëte entre ses mains d'albâtre,
A mon cou suspendue, une amante idolâtre
Ne m'a point caressé, menacé tour à tour
D'un sinistre présage, enfant de son amour;
Je ne vois pas ses pleurs, entremêlés d'injures,
Invoquer tous les dieux ennemis des parjures.
Grâce au ciel, ces chagrins ne sont pas dans mon cœur,
Et pourtant je succombe accablé de langueur.

Dij, nostri tutela, Lares et Numina ripæ,
  Quam curvus flavâ Delus inundat aquâ,
Tuque Geni, tu sancte Geni prænobilis urbis,
  O, quæ sera meos accipiat cineres,
Irrita sint, precor, hæc animi præsagia mœsti,
  Vecta tepescenti per freta summa noto.
Et mihi quas doleam natas exponite causas,
  Ne tuba venturi sit dolor iste mali.
Sic ego: muscoso genitor sic Delus ab antro,
  Intextus placidas fronde fluente comas,
Quot pisces vada nostra colant, quot gramina ripis
  Mollia nexilibus luxuriant foliis,
Tot tibi sunt causæ, Juvenis (ne quære) doloris,
  Ah! nimis in curas ingeniose tuas.
Sacram urbem Veneri, Phœboque, patrique Lyæo
  Linquis, et ignotum curris in exilium,
Ut videas alio populos à sidere tostos,
  Et repetas votis multa relicta tuis;
Suspires matremque piam, fratresque suaves,
  Et germanarum pectora chara trium,
Et longè ante alios dulcem de fratribus unum,
  Pars sine quo vitæ non iit ulla tuæ.
Adde tot unanimi junctos tibi corde sodales,
  Adde et honoratos tot tibi jure viros.



Dieux lares, Dieux gardiens de la rive profonde
Que le rapide Escaut arrose de son onde (11),
Génie et protecteur de ces murs glorieux
A qui je dois ma cendre et mes derniers adieux,
Sur les ailes des vents, vers de lointains rivages,
Emportez de mon cœur les funestes présages;
Venez me découvrir le sujet de mes pleurs,
Mes yeux dans l'avenir ne lisent que malheurs.
J'avais parlé : l'Escaut sensible à ma prière,
Les cheveux couronnés d'une branche de lierre,
Sort de son antre humide et me parle en ces mots :
Jeune homme ingénieux à te créer des maux,
Les bras entrelacés, les mobiles feuillages
De ces arbres touffus, luxe de mes rivages,
Délices des zéphyrs, tous ces peuples de fleurs
Sont moins nombreux encor que tes sujets de pleurs.
Ingrat, tu veux quitter une aimable patrie,
D'Apollon, de Cypris, et de Bacchus chérie,
Pour courir en exil sous un ciel enflammé!
De quels tristes regrets loin de nous consumé,
Tu pleureras (parmi tant de pertes si chères)
Une mère adorée et d'agréables frères,
Trois sœurs (vit-on jamais de plus sensibles cœurs?)
Un frère en amitié l'émule de tes sœurs,

Quos inter primo Cranceveldius ordine, pro te
  Votis æternos sollicitat Superos.
Proximus insequitur patrio Mulardus amore,
  Antiquâque colens teque tuosque fide.
Hæc igitur linques, et te mirare dolentem?
  Curque injussa tuo lumine gutta cadat?
Desine venturis mœrorem ascribere fatis,
  Par esse instanti non valet ille malo.
Dixerat, et cum voce caput depressit in undam,
  Raraque turbatæ signa reliquit aquæ.
Omine quo gaudens, sensi mitescere curas,
  Et mutata novus venit in ora color.
At vos jucundi, charissima turba, sodales,
  Mens quibus à nobis non aliena fuit,
Quique meos lusus, et qui mea seria nosti,
  Cultor Apollinei Petre jocose chori;
Moribus et niveis cultissime Carole, quorum
  Arguet immemorem me neque summa dies,
Vivite felices, dum me tenet ultima tellus,
  Vivite seu vivam, vivite seu moriar.



Fidèle compagnon de toute ta carrière,
Cette foule d'amis, ta joie et ta lumière !
Ajoute à ces regrets tant de sages mortels !
Regarde Craneveld (12), qui, du pied des autels,
Sollicite pour toi l'indulgence éternelle.
Oublierais-tu Mulard ? son âme paternelle
Vous chérit d'un amour digne de l'âge d'or.
Près de perdre ces biens, peux-tu chercher encor
Pourquoi ton œil répand des pleurs involontaires ?
Les maux de l'avenir sont tout imaginaires,
Cesse de l'accuser; mais tes pleurs, tes soupirs
Ne sauraient égaler tes présens déplaisirs.

Il dit, plonge dans l'onde, et l'onde à sa surface
D'un léger mouvement garde à peine la trace.
Ce fortuné présage adoucit ma douleur,
Et d'un pourpre léger colore ma pâleur.

O vous que l'amitié consume de sa flamme,
Dont l'âme fut toujours d'accord avec mon âme,
Leclercq (13), fils d'Apollon, prêtre des chastes sœurs (14),
Toi, Charles, son rival pour la grâce des mœurs (15),
Vous tous qu'appellera ma parole dernière,
Recevez mes adieux, écoutez ma prière :
Vivez, vivez heureux; vivez, soit que le sort
Ordonne, loin de vous, ou ma vie ou ma mort.

AD SIBRANDUM OCCONEM.

EPISTOLA XI.

Quem sibi de multis junxisse sodalibus unum
  Antiquâ voluit perpetuâque fide,
Hanc tibi tam longè mittit, Sibrande, salutem
  Janus; et inquirit sedulus, ecquid agas?
Num valeas, sortisque tuæ sine nube sinistrâ,
  Hæc tibi florentis tempora veris eant?
Nam sine me (memini) mihi te narrare solebas
  Ducturum mœstos et sine sole dies,
Qui nunc in vanâ me sollicitudine rides,
  Et memor in lætis vix potes esse mei.
Inque sinu dominæ lentâ cervice recumbis,
  Oreque de roseo mellea dicta legis:
Qualia deposuit amato verba marito
  Pastoris Phrygii Tyndaris in gremium.
Aut tentas varias, Dominâ ridente, choreas,
  Aut studiis alacer dulcibus invigilans,
Colligis à magno legum decreta magistro,
  Unde tibi vitæ fama sequentis eat.

A SIBRANDE OCCO (16).

LETTRE ONZIÈME DU PREMIER LIVRE.

O TOI, qui de mon âme es la chère moitié,
Objet d'une sincère et constante amitié,
Du fond de son exil, Jean Second te demande
Si la santé, la paix habitent chez Sibrande.
Au retour du printemps, des fleurs et des Amours,
Vois-tu quelque nuage obscurcir tes beaux jours?
Il m'en souvient encor, loin de moi, ta jeunesse
N'espérait que des jours voilés par la tristesse.
Mais peut-être, riant de ma crédulité,
Mon oublieux ami, plein de sécurité,
Dans les bras du plaisir mollement se repose,
Ou, les yeux attachés sur deux lèvres de rose,
Recueille les doux noms qu'une autre Tyndaris
Murmure dans le sein de ce nouveau Pâris.
Peut-être à pas légers tu poursuis Terpsichore;
Au dédale des lois peut-être un sage encore
Conduit ta jeune ardeur, fait briller à tes yeux
La lumière et l'espoir d'un renom glorieux;

Interea nostri tantùm à te cura recessit,
Quantùm de Ligeris flumine Scaldis abest.
Hoc ego vaticinor : sed si mihi diceret illud
Cynthius, oraclo non foret ulla fides.
Non ego Dodonæ dicenti talia credam,
Tu quoque si jures per sacra perque Deos,
Et probus et verax longo mihi cognitus usu,
Scilicet hoc uno nomine vanus eris.

Te mihi junxerunt nivei, sine crimine, mores,
Simplicitasque sagax, ingenuusque pudor,
Et bene nota fides, et candor frontis honestæ,
Et studia, à studiis non aliena meis.
Addidit his tacitos nutus, motusque benignos,
Et nodo vinctum duxit utrumque pari
Natura omnipotens, et si quod numen amicis
Præsidet, et sanctas jungit amicitias
Artibus occultis, Puerique volatilis instar,
Tela gerit pharetrâ forsan acuta gravi.
C.edo equidem, venis hominum quoque spicula mergit,
Ventilat accensas et Deus ille faces.
At non ventosis huc illùc fertur ab alis,
Explorat dubio nec pede cœcus iter.

Cependant Jean Second absent de ta mémoire !...
Non, Sibrande, mon cœur refuse de le croire ;
Tu m'aimes : vainement conjurés contre toi,
Les oracles des Dieux accuseraient ta foi :
Toi-même dont la bouche ignore l'imposture,
Si ta voix d'un oubli criminel et parjure
Attestait l'univers et son sublime auteur,
Je croirais tes sermens démentis par ton cœur.

Une noble candeur peinte sur ton visage,
Ta franchise et ta foi, dignes du premier âge,
Des mœurs pures, sans tache, une simplicité
Compagne de l'esprit, de la sagacité,
Et les mêmes rapports de plaisir ou d'étude
Préparaient entre nous une douce habitude :
Un dieu même joignit à ce premier lien
De secrets mouvemens de mon cœur vers le tien ;
A la sainte amitié c'est ce dieu qui préside ;
Frère du jeune enfant qu'on adorait à Gnide,
Sa main agite aussi des armes, un flambeau ;
Mais ses yeux ne sont pas couverts par un bandeau :
Il connaît, il choisit les âmes les plus belles,
Les unit pour jamais : oui, leurs flammes fidelles,
Dont la vertu nourrit et conserve l'ardeur,
Sont les feux de Vesta, gardés par la pudeur.

Providus arcanâ tangit præcordia flammâ,
  Concordis vitæ quam tenor unus alit.
Quâ sine fraterni languescit nodus amoris,
  Nec benè natorum cum patre constat amor.

Quod nisi me fallo, quisquis fuit ille Deorum,
  Conjunxit nostras complicuitque manus,
Cùm primùm patrio provectus ab orbe subisses
  Docta vetustorum mœnia Bitturigum.
Tunc ego te vidi, tunc tecum pauca locuto
  Spes inconcussæ venit amicitiæ:
Tu quoque visus eras votis accedere nostris,
  Et sensu tacito jam benè velle mihi.
Forsitan haud aliis pepigerunt fœdera sacris,
  Ad quorum stupuit Cerberus ipse fidem:
Cùm, vivus vivum Theseus comitatus amicum,
  Tranavit Stygias, et remeavit, aquas.
Tempore livescit sublimi vitis in ulmo,
  Tempore florentes spica colorat agros,
Tempore distincto signantur poma rubore,
  Flumina temporibus, tempore crescit amor,
Hei cur non nostri (quid enim jucundius esset)
  Tempora convictûs plura dedêre Dei?

Sans ce Dieu, tout languit dans l'union des frères,
Et la tiédeur des fils est le chagrin des pères.

Quand l'arbitre des cieux, le maître des destins,
Pour la première fois entrelaça nos mains,
Tu venais visiter, sur les bords de la Loire,
De mon jeune Alciat et l'école et la gloire :
A peine je te vis, que certain de ta foi,
J'espérai que le ciel t'avait formé pour moi.
Tu me parus sourire à la même espérance,
Me regarder déjà d'un œil de bienveillance :
Tels, et, sans l'appareil des sermens, des autels,
S'unirent pour toujours ces demi-dieux mortels
Dont l'audace étonna le gardien du Tartare,
Quand Thésée, affrontant les goûfres du Ténare,
Pour suivre d'un ami les aveugles transports,
Franchit et repassa le Cocyte et ses bords.

La vigne avec le temps sur l'ormeau se colore ;
Avec le temps succède aux doux présens de Flore
L'épi doré qui monte et fleurit à son tour ;
Le temps grossit les eaux, le temps accroît l'amour :
Ah ! si les justes Dieux, au gré de notre envie,
Ensemble nous laissaient consumer notre vie,
Et sous le même asile attendre les vieux ans,
Quel plaisir de nous voir tous deux en cheveux blancs,

Exemplum canis essemus uterque capillis
Rarum servatæ semper amicitiæ.
Nunc via, nunc montes, et cùm tot flumina sylvis
Mœnia divisos et numerosa tenent.
Dividat et tellus, et corpora dividat æquor,
At præsens animus hic tibi semper erit.
Ille vel immensi peragraverit invia ponti,
Et loca quæ nullo sunt pede tacta priùs.
Ille per obstantes muros, obstantia claustra,
Ingreditur longum clam taciturnus iter,
Bitturigumque procul mediam delatus in urbem:
Sibrandum subitò sistitur ante suum:
Et tecum solitis fallit sermonibus horam.
Evocat in nostros te quoque sæpè lares,
Ac laribus vestris post tempora pauca reponit,
Et tecum longas itque reditque vias.
Qualiter in somnis variis simulachra figuris
Invisunt nostros et recreant animos.

Est sua præteritis in rebus sæpè voluptas,
Tota nec aufugiunt quæ placuêre semel.
Arva, semel pinguis quæ fluminis unda rigavit,
Dona diù retinent aufugientis aquæ.

Prêtres de l'amitié, ministres de son temple,
D'une union sans trouble offrir à tous l'exemple!
Maintenant, ô douleur ! ô trop profonds regrets!
Des fleuves et des monts, des cités, des forêts
Ont mis entre nous deux un intervalle immense.
Mais l'amitié rapproche ou franchit la distance.
A travers les écueils et les plus vastes mers,
Le sable infréquenté des plus affreux déserts,
A travers les cités, mon cœur vole et s'élance;
Je dévore la route, et j'arrive en silence:
Dans ses remparts fameux une docte cité (17)
Me reçoit, te présente à mon œil enchanté;
Nos heureux entretiens charment le cours des heures;
Mon ami vient aussi visiter mes demeures,
Et bientôt reconduit jusques à son séjour,
Lui-même en mes foyers me ramène à son tour:
Ainsi, dans le sommeil, l'essaim léger des songes
Abuse les mortels par d'aimables mensonges.
Un cœur tendre jouit de ses plaisirs passés:
Non, jamais tout entiers ils ne sont effacés.
Les champs fertilisés, du fleuve qui les quitte
Retiennent les bienfaits, long-tems après sa fuite;
De mes félicités le touchant souvenir
Avec moi dans l'exil revient s'entretenir.

Nos quoque, qui nuper tot chara reliquimus istic,
Temporis exacti sensus et umbra juvat.
Ante meos oculos semper tua currit imago,
Umbra levis corpus currit ut ante suum,
Aureus à tergo fudit cùm lumina Titan.
Fallor? an et nostri vos quoque cura subit?
Et longè positi vultum revocatis amici?
Et tibi rara mei non memor hora venit?
Sive aliquid de me clausum sub pectore servas,
Omnia nobiscum seu via longa tulit:
Vive, et amicitias similes tibi collige nostræ,
Quæ minuant vitæ tædia longa tuæ.
Scilicet, hoc miseris Deus unum dulce reliquit,
Solamen cunctis et dedit esse malis,
Semper habere aliquem cum quo conjungere possis
Sive tuos lusus, seria sive tua.
Hoc cuicunque datum est, nunquam sua fata gemendo,
Invidiam toti moverit ille polo.
Sed benè decursæ gavisus tramite lucis
Laudabit grato carmine sæpè Jovem,
Qui dederit vitæ primum cognoscere fructum,
Quo sine, me certè, gaudia nulla juvant:
Non mensæ licet ipse suæ me Jupiter addens,
Det Ganymedæâ pocula mixta manu.

Toujours devant mes yeux ton image est présente:
Elle est, comme cette ombre, et légère et constante,
Qui vole devant nous, quand l'astre radieux
Brille sur l'horison sans rencontrer nos yeux.
D'un ami relégué sur un lointain rivage
Rappelez-vous aussi la mémoire ou l'image?
Suis-je présent encore à tous vos entretiens?
Vous êtes le sujet et le charme des miens.

Ah! soit que dans ton cœur je conserve ma place,
Soit encor que l'absence ou le tems m'en efface,
Puisses-tu rencontrer des amis comme moi,
Et qui, même oubliés, te conservent leur foi!
Don céleste, amitié, seul bien des misérables!
Tu fais naître pour nous au cœur de nos semblables
Ce touchant intérêt qui s'unit à nos pleurs,
Embellit nos plaisirs, console nos douleurs!
L'homme heureux par le choix d'un ami vrai, sincère,
Ne verra point la haine et les yeux du vulgaire
Dévorer le bonheur de ses modestes jours;
Mais lui, de sa carrière en contemplant le cours,
Bénira, dans les chants de sa reconnaissance,
Le ciel, et l'amitié trésor de l'innocence.
Sans ami, nul plaisir même au banquet des Dieux;
Mon cœur, sans un ami, serait seul dans les cieux.

Nunc quoniam imprimis scio te cognoscere velle,
   Et quid agam, et quorsùm me mea Fata vocent,
Imus ad Occidui longinqua cubilia Solis,
   Quâ niger auriferas potat Iberus aquas.
Dij mihi jucundos illic reperire sodales
   Dent, mihi consimiles, nec sibi dissimiles,
Sed similesque tibi, similesque sodalibus illis,
   Quos mihi præcipuos Celtica servat humus.
Tunc mihi nec longæque viæ longique labores,
   Nec gravis infesto sidere Phœbus erit.
At tibi tranquillos annos fortuna paravit,
   Et dotata domi gaudia servat Hymen.
Ante tuos vives lætus conviva penates,
   Quicquid eris, memorem te juvet esse mei.
Et seu læta tuis venient, seu tristia fatis,
   Dicere, quàm longè nunc mihi Janus abest!
Participem nostri sese daret ille doloris,
   Divideret mecum gaudia sorte pari.

Mais toi, mon cher Sibrande, apprends ma destinée,
Et souhaite du moins qu'elle soit fortunée :
Je cours vers l'Ibérie, aux bords où le soleil
Dans les bras de Thétis vient chercher le sommeil.
Hélas! si je trouvais, dans l'ennui qui me presse,
Des amis tels que toi, dont l'égale tendresse
N'eut jamais de tiédeur; pareils à ceux encor
Dont la Gaule pour moi conserve le trésor!
Alors je braverais les travaux, les voyages,
Et le ciel dévorant qui brûle ces rivages.
La fortune accorda la paix à tes désirs;
Le jeune hymen en dot t'apporta les plaisirs:
Hôtes de tes foyers, leur présence à table
Appelle chaque jour plus d'un convive aimable:
Mais du moins ne sois pas gâté par le bonheur;
Garde-moi, je le veux, une place dans ton cœur.
Que le sort vous protége, ou que son inconstance
Par un fâcheux retour trompe votre espérance,
Puissiez-vous, mes amis, répéter entre vous:
Hélas! si Jean Second était auprès de nous,
Nous le verrions sentir, partager nos alarmes:
Sa joie à nos plaisirs ajouterait des charmes!

AD AUGUSTINUM SARATUM,

Hispanum.

EPISTOLA XIII.

MULTA quidem noster de te narravit amicus,
Deque tuis Musis, deque tuo genio,
Quam tamen adjecit magnæ post omnia laudi,
Vix benè credendis laus dedit una fidem.
Dixit, amat, Puerumque colit cum Matre volucrem,
Et versu teneram nobilitat dominam:
Jamque nec argutæ cedit Theresilla Corinnæ,
Cynthia nec Coâ tam placet in tunicâ:
Quod simul ac dixit, subitò mihi mentem animumque
In desiderium vidit abire tui.
Cur ita? quod credam nullum sine Amore magistro
Victuros lepidâ voce sonare modos.
Sis felix in amore tuo, cultissime vates,
Et vati facilis sis Theresilla tuo.
Delia sic, Nemesisque, tuæ non invida famæ,
Et vocet ad socias Lesbia te choreas.

A AUGUSTIN SARATUS,

poëte espagnol.

TREIZIÈME LETTRE DU LIVRE PREMIER.

Un ami de mon cœur, un juge des talens
Me vantait ton génie et tes vers éloquens;
Dans ses pompeux récits je soupçonnais des fables;
Un seul éloge, un seul les a rendus croyables.
De Cypris, me dit-il, Saratus suit la cour;
Ses chants ont illustré l'objet de son amour.
Thérésille, déjà rivale de Cynthie,
Sans peine effacerait les grâces de Lesbie.
Aussitôt je brûlai du désir de te voir:
Pourquoi? C'est que mon cœur conçut le doux espoir
D'entendre les accords d'un maître de la lyre,
Et ces vers immortels que l'Amour seul inspire.
Sois heureux à Cythère, ô poëte charmant!
Et toi, jeune beauté, muse de ton amant,
Puissent, et Némésis, et Corinne, et Délie,
Te pardonner ta gloire, et te voir sans envie.

IN DISCESSUM SUUM

EX HISPANIA,

Cùm regionis aëre offensus gravissimè laboraret.

HESPERIÆ fines arentes linquimus ægri,
Et petimus blandæ dulce solum patriæ,
Et, quorum in manibus meliùs moriemur, amicos:
Cur invisa meum terra moraris iter?
Cur mihi tot montes, et saxa obstatis eunti?
Vere quid in medio me fera pulsat hyems?
Ninguida diluvium mittit liquefacta Pyrene,
Et madidus pluvias Juppiter addit aquas.
Parce meo cineri jam non Hispania vivo.
Quid juvat (heu) manes sollicitare meos?
An vero, paucis cùm sis fœcunda poëtis,
Laudem de tumulo quæris acerba meo?
Ut lubet, ipse tamen fugiam terrâque, marique;
Ne mihi sis etiam post mea fata, gravis.

SUR SON DÉPART

DE L'ESPAGNE,

Dont le climat avait été extrêmement funeste à sa santé.

J'ABANDONNE tes champs, ô brûlante Hespérie,
Pour le sol fortuné de ma douce patrie;
Au sein de l'amitié Jean Second va mourir:
Terre ingrate, pourquoi veux-tu me retenir?
Du haut de tes rochers, du haut de tes montagnes,
Au milieu du printemps, dans les vertes campagnes,
Un déluge de neige accourt en tourbillons,
Et le ciel en torrens descend dans les vallons.
Cesse de tourmenter, de retenir une ombre,
Une ombre que Mercure appelle au manoir sombre.
Peu féconde en mortels inspirés par les Dieux,
Crois-tu que mon tombeau te serait glorieux?
Non, je ne mourrai point aux rives étrangères:
Je veux mêler ma cendre aux cendres de mes pères.

IN VICISSITUDINEM RERUM,

INSTABILEMQUE FORTUNAM.

Omnibus horis
Nemo beatus:
Lubrica sors est,
Nescia certâ
Sede morari.
Quùm stat in imo
Tendit in altum:
Quùm stat in alto
Tendit ad imum.
Phœbe remotas
Pronus in undas
Sidis, et idem
Tramite sueto
Aurea notum
Plaustra retorques
Gratus ad ortum.
Per te ubi lætis
Candida terris

SUR L'INSTABILITE

DES CHOSES HUMAINES.

LA fortune inconstante
Ne se plaît qu'à changer ;
Sa faveur est glissante,
Et cet hôte léger
A peine en nos demeures
A compté quelques heures,
Qu'il part pour voyager.
De terre on lui voit prendre
Un vol ambitieux ;
Son front touche les cieux,
Elle aspire à descendre.
Penché vers l'occident,
Tel au sein d'Amphytrite
Phébus se précipite :
Bientôt impatient,
Il nous ramène encore
Des bords de l'orient,
Sur les pas de l'Aurore,

Reddita lux est,
Proxima furvis
Torva tenebris
Nox manet ægrum
Scilicet orbem:
Quæ simul atque
Ingruit, uno
Cuncta colore
Turbida miscens,
Aëra, sylvas,
Flumina, ripas,
Prædia, colles:
Jam meditatur
Ferre soporis
Lumina terris,
Vecta coruscis
Nuncia Phœbi Au-
rora quadrigis.
Bruma ubi nigris
Horrida ventis,
Abstulit omnes
Undique flores,
Abstulit agris
Gramina calvis,

Son char étincelant :
A peine il nous éclaire
Et sourit à la terre
Sur le trône des airs,
La nuit pressante et sombre
Menace de son ombre
Le brillant univers.
Les confuses ténèbres
De leurs voiles funèbres
Embrassent à la fois
Les vallons et les bois,
Les champs, les cieux et l'onde.
Dans le sommeil du monde,
Bientôt du Dieu du jour
La jeune avant-courrière
Médite son retour
Sur l'obscur hémisphère ;
Et son char radieux,
Élancé vers les cieux,
Ramène la lumière.
Quand l'hiver déchaîné
D'un souffle a moissonné
Les fleurs et la verdure,
Des champs molle ceinture,

Misit iniquas
Dira pruinas,
Reddidit altis
Montibus æquas
Grandine valles
Et glacialem
Marmore texit
Frigida pontum:
Dulce redit ver,
Et redit æstas
Tincta virentes
Rore capillos,
Cincta caducis
Tempora spicis:
Restituitque
Flamine molli
Gramina campis,
Et spoliatis
Reddere gaudet
Tegmina sylvis.
Sedula pictos
Ornat apricis
Floribus hortos:
Scilicet ut sit

Lorsque dans nos climats
La neige et les frimats
Aux plus hautes montagnes
Égalent les campagnes,
Et transforment les flots
En marbre de Paros,
La saison fortunée,
Jeunesse de l'année,
Nous visite à son tour,
Et d'un souffle d'amour
Rend aux champs leur parure,
Leur verte chevelure
Aux bois long-temps déserts,
Chauves dans les hivers.
Le front humide encore
Des larmes de l'Aurore,
Riche de cent couleurs,
L'été vient avec Flore;
Ses fécondes chaleurs
Entr'ouvrent, font éclore
Des familles de fleurs
Que le soleil colore:
Mais déjà l'aquilon
Revient dans le vallon,

Quod fera rursùm
Perdere possit
Bruma revertens.
Quùm zephyri flant,
Quùmque sereno
Turbida movit
Nubila cœlo
Clarus Apollo :
Jam Boreas, jam
Jamque protervus
Auster, Orionque
Imminet udus.
Perpetuum nil.
Cuncta recurrunt
Ordine certo.
Gaudia luctus
Occupat amens:
Seque superbis
Funera miscent
Sæva triumphis.

Et de nouveau moissonne
La rose et l'anémone.
Le zéphyr amoureux
Agite le feuillage;
Sans trouble et sans nuage
Brille l'azur des cieux:
Soudain gronde l'orage,
L'Orion pluvieux,
L'Auster séditieux,
Réunissent leur rage.
Il n'est rien d'éternel :
Ce que le temps dévore
Dans ce monde mortel
Doit reparaître encore.
L'amertume et le deuil,
L'image du cercueil,
Mêlés à la victoire,
Empoisonnent la gloire.

POÉSIES DIVERSES.

LIVRE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE

DU SECOND ACTE DU PASTOR FIDO.

ERGASTE ET MIRTILE.

MIRTILE.

C'ÉTAIT dans la saison riante et fortunée,
Quand les feux du soleil, rajeunissant l'année,
Reprennent à la nuit ce qu'ils rendent au jour,
La belle Amaryllis, nouvel astre d'amour,
Semblable au blond Phébus entrant dans sa carrière,
Vint briller à nos yeux d'une douce lumière;

Sa présence enchantait ces fortunés climats
Où les fleurs du printemps renaissaient sur ses pas.
Objet de ses respects, sa mère était son guide;
Minerve avec Vénus visitaient notre Élide,
Conduites par l'espoir, le désir curieux
D'assister à nos jeux, aux fêtes solennelles
Que nos peuples, toujours empressés et fidelles,
Célèbrent en l'honneur du souverain des dieux.
Amaryllis s'avance, et du pompeux spectacle
Paraît à tous les yeux le plus rare miracle.
J'ignorais jusqu'alors les ardeurs de Cypris;
De la superbe nymphe un regard m'a surpris;
Dans mon sein agité je sens courir la flamme;
Et déjà retentit, jusqu'au fond de mon âme,
Une voix qui me dit avec un ton vainqueur:
O Mirtile, Mirtile, il faut donner ton cœur.

ERGASTE.

Cruel Amour, sur nous quel est donc ton empire!
Pour le connaître, il faut éprouver ton délire.

MIRTILE.

Apprends comme l'Amour nous rend industrieux,
Ce qu'il peut inspirer de soins ingénieux
A l'âme la plus innocente.
Je pris alors pour confidente

De mes pensers, de mes amours
Ma sœur, la compagne fidelle
De la nymphe aimable et cruelle
Que Pise obtint pour quelques jours.
A cette sœur, dans ma détresse,
Mon cœur me dit d'avoir recours,
Et j'implorai de sa tendresse
Sages conseils, heureux secours.
Deviens une jeune bergère,
Me dit-elle; et sa main légère
Compose, avec l'heureux talent
Que fille doit à la nature,
Ma trompeuse et simple parure.
Ce n'est pas tout; un soin prudent
Cache mon front avec adresse
Sous des cheveux blonds, imposteurs,
Et les entrelaçant de fleurs
Les fait boucler avec mollesse.
A mon épaule encor elle attache un carquois,
M'enseigne à composer mes regards et ma voix,
A prendre un doux accent, un gracieux langage,
Et tous les airs enfin d'une jeune beauté;
Mon front adolescent, et mes traits et mon âge
Donnaient à ce mensonge un air de vérité.

Nous partons ; ma Chloris conduit sa sœur nouvelle
Dans un bosquet chéri de la nymphe rebelle :
Je la vis au milieu d'un essaim de beautés,
L'orgueil et l'amour de Mégare,
Et dont l'amitié la plus rare
Relevait les attraits à mes yeux enchantés ;
Mais, dans un chœur formé de cent nymphes parfaites,
Ma superbe divinité,
Levant un front plein de fierté,
Brillait comme une rose entre des violettes.
Immobile et surpris, je la suivais des yeux;
Soudain Chloé se lève, et d'un air gracieux :
Quoi, mes sœurs, au milieu de ces luttes fameuses
Dont l'univers connaît les palmes, les héros,
Voudrions-nous rester dans un lâche repos ?
Émules des bergers et, comme eux, valeureuses,
Pour livrer entre nous des combats innocens,
N'avons-nous pas du ciel reçu de doux présens?
Mes sœurs, si ce plaisir a pour vous quelques charmes,
Faisons en ce moment l'épreuve de nos armes ;
Répétons ces combats, ces jeux du tendre Amour
Dont nous saurons cueillir les palmes quelque jour :
Des baisers entre nous disputons-nous la gloire.
Celle dont les baisers heureux

Seront plus doux, plus amoureux,
Aura, pour prix de sa victoire,
Ma belle guirlande de fleurs.
L'avis entraîne tous les cœurs.
En groupes différens la foule se partage :
Du geste et du regard on s'attaque, on s'engage ;
Et toutes à la fois, indociles soldats,
Comme un léger essaim lorsqu'il prend sa volée,
Même avant le signal, s'élancent aux combats:
La guerre en un moment devient une mêlée.
Chloé voit ce désordre ; elle ordonne, et sa voix
A l'ardeur du plaisir prescrit de sages loix.
Pour juger nos baisers, il me semble, dit-elle,
Que vous devez choisir la bouche la plus belle.
A peine elle a parlé, Lise, Daphné, Philis,
Toutes du même accord, nomment Amaryllis.
Nos yeux virent baisser sa paupière modeste ;
Et son front virginal et brillant de candeur,
Coloré tout à coup d'une aimable rougeur,
Fit voir, en lui prêtant une grâce céleste,
Que les dieux ont sur elle épanché leurs trésors,
Et que son âme pure est digne de son corps.

ERGASTE.

Heureux berger, l'Amour ou quelques dieux propices
De ce jour à ton cœur présageaient les délices !

MIRTILE.

Comme une reine auguste au milieu de sa cour,
Notre charmante arbitre à l'ombre s'est assise.
Aux volontés du sort chaque nymphe soumise
S'avance, et vient cueillir des baisers à son tour
Sur les lèvres de cette belle :
O l'agréable et doux modèle
Pour essayer ce jeu d'amour !
Peins-toi cette bouche vermeille
Dont les parfums, dont les couleurs,
Au milieu des plus riches fleurs,
Trompent le zéphyr et l'abeille :
Elle sourit ; admire encor
Ce nombreux et riche trésor
De perles fines, transparentes,
Aussi blanches, aussi brillantes
Que de l'ivoire ou de l'émail
Parmi la pourpre ou le corail.
Ergaste, en vain ma voix sincère
Voudrait t'exprimer le plaisir

Qu'un seul instant m'a fait saisir
Sur les lèvres de ma bergère;
Connais à quel excès mon bonheur fut porté :
Je ne saurais le peindre, après l'avoir goûté.
Le miel du mont Hybla, les fruits qu'en Idumée
Un soleil brûlant a mûris,
N'ont point le goût exquis et l'odeur embaumée
De ces lèvres de ma Cypris.

ERGASTE.

O fortunés larcins ! O baisers pleins de charmes !

MIRTILE.

Je n'y saurais penser sans répandre des larmes.
Ces baisers cependant manquaient d'un vif appas :
L'amour les donnait bien, mais ne les rendait pas.

ERGASTE.

A ton tour au baiser enfin le sort t'appelle ;
De tes émotions fais un tableau fidelle.

MIRTILE.

Tous mes esprits, pressés d'un amoureux désir,
Volèrent sur ma bouche au signal du plaisir;
Avec eux égarée il semblait que mon âme
S'exhalait toute entière en un baiser de flamme;
Que mes membres glacés, tremblans et sans vigueur,

A la fois abattus, succombaient de langueur.
Plus près d'Amaryllis, je baissai la paupière;
Ébloui par ses yeux, par leur vive lumière,
Et plein de la pudeur de tromper la beauté,
Je ne pus soutenir leur douce majesté.
A la fin, rassuré par un charmant sourire,
Moins faible, sur mes sens je reprends quelque empire.
Par un baiser j'ose toucher
A ces deux lèvres demi-closes
Où l'Amour venait se cacher,
Comme une abeille entre deux roses;
Et malgré qu'insensible au baiser le plus tendre,
L'ingrate seulement me permît de le prendre,
Ce baiser sans retour, solitaire, imparfait,
Eut encor, je l'avoue, un séduisant attrait.
Mais, ô rencontre trop heureuse!
Quand sa bouche voluptueuse
(Au caprice, au hasard ai-je dû ce retour?)
Offrit sa double fleur aux baisers de l'amour,
Qu'au milieu du baiser nos lèvres se touchèrent,
Et dans un choc si doux ensemble murmurèrent,
Je fus près d'expirer de l'excès du bonheur:
Tout à coup je sentis pénétrer dans mon cœur
Un trait douloureux et rapide,

Semblable à l'aiguillon perfide
Qu'au fond de sa piqûre une abeille a laissé.
De ce trait imprévu cruellement blessé,
Peu s'en fallut alors qu'une vive morsure
Sur ces lèvres de feu ne vengeât mon injure ;
Pareil au doux esprit des fleurs,
Le souffle d'une âme céleste
Rendit mon courroux plus modeste,
Calma ces coupables ardeurs.

ERGASTE.

Fatale modestie, et craintes trop communes,
Combien aux vrais amans vous êtes importunes !

MIRTILE.

Déjà l'essaim entier des folâtres beautés
Avait de ses baisers essayé la puissance.
Leur cœur, leur esprit agités
Entre la crainte et l'espérance,
Du juge attendaient la sentence :
Quel moment ! la beauté dont mon cœur est épris
Se lève, et du baiser me décernant le prix,
Des marques du triomphe environne ma tête.
O faveur de l'amour ! ô trop chère conquête !

Mais aussi quels tourmens pour ce cœur enflammé,
Qui, soumis et souffrant, au milieu de sa gloire,
De n'oser éclater devant l'objet aimé,
Par de cruels désirs expiait sa victoire!
Je déguisais mon trouble et mon saisissement;
L'amour ingénieux m'inspire en ce moment.
Aussitôt détachant ma brillante couronne:
Souffrez, Amaryllis, souffrez que je vous donne
Ce prix qui vous est dû : la couronne est à vous;
Vous seule avez rendu mes baisers aussi doux.
L'aimable Amaryllis sourit à mon offrande,
La reçoit, de ses mains s'en couronne à mes yeux,
Et déjà sur mon front dépose la guirlande
Qui dans ce jour de fête ornait ses blonds cheveux.
Tu vois cette guirlande, elle se décolore;
Mais, quoique sans éclat, elle m'est chère encore;
En tous lieux avec moi je la porte toujours;
Je la conserverai jusques aux derniers jours
De ma déplorable existence,
Comme un doux souvenir d'un moment de bonheur,
Plutôt comme un témoin qui dit à ma douleur:
Mirtile, il n'est plus d'espérance.

L'ENTRETIEN D'AMOUR,

IDYLLE VINGT-SEPTIÈME DE THÉOCRITE.

NAIS, DAPHNIS.

NAIS.

UN berger comme toi trompa la sage Hélène (18).

DAPHNIS.

Mon Hélène est plus tendre, et m'embrasse sans peine.

NAIS.

Tais-toi, petit Satyre; un baiser ce n'est rien.

DAPHNIS.

Cette simple faveur est pourtant un grand bien.

NAIS.

Ton baiser, de ma bouche à l'instant je l'efface.

DAPHNIS.

Puisqu'il n'est plus, permets qu'un autre le remplace.

NAIS.

Un pâtre d'une vierge espérer les faveurs!

DAPHNIS.

Point d'orgueil : la beauté passe comme les fleurs.

NAIS.

Alors qu'elle est passée, on aime encor la rose.

DAPHNIS.

Viens à l'ombre, je veux te conter quelque chose.

NAIS.

Non, non, tu m'as trompée avec tes doux propos.

DAPHNIS.

Viens entendre ma flûte au pied de ces ormeaux.

NAIS.

Loin de moi les plaisirs suivis de la tristesse !

DAPHNIS.

Bergère, de Paphos redoutez la déesse.

NAIS.

Je brave son courroux, Diane me défend.

DAPHNIS.

N'irrite pas Vénus et son perfide enfant.

NAIS.

Diane, que j'implore, aidera mon courage.
Ne lève plus mon voile, ou crains pour ton visage.



DAPHNIS.

Vierge, tu fuis en vain l'inévitable Amour.

NAIS.

Je saurai l'éviter; abjure un vain détour.

DAPHNIS.

De quelque indigne amant tu seras la bergère.

NAIS.

Beaucoup m'ont recherchée, aucun n'a su me plaire.

DAPHNIS.

Ils s'offraient pour amans, je m'offre pour époux.

NAIS.

Que faire? hélas! L'hymen est semé de dégoûts.

DAPHNIS.

L'hymen a pour cortége et les ris et la danse.

NAIS.

S'il faut craindre un mari, trembler sous sa puissance...

DAPHNIS.

A leurs maris partout les femmes font la loi.

NAIS.

Lucine et ses douleurs me remplissent d'effroi.

DAPHNIS.

Diane en ce moment abrégera tes larmes.

NAIS.

Je tremble que l'hymen ne détruise mes charmes.

DAPHNIS.

Ta beauté renaîtra dans nos jeunes enfans.

NAIS.

Si je cède, quels sont ma dot et mes présens?

DAPHNIS.

Tout mon bien, mes troupeaux, mes bois, mon pâturage.

NAIS.

Promets, amant heureux, de n'être pas volage.

DAPHNIS.

Oui, je jure de vivre et mourir sous tes lois.

NAIS.

J'aurai donc tous ces biens, une maison, des bois?

DAPHNIS.

Tout, et ce beau troupeau : tu vois comme il prospère.

NAIS.

Mais que dire au retour, que dire à mon vieux père?

DAPHNIS.

Tu pourras l'appaiser en nommant ton époux.

NAIS.

Répète-moi ton nom, ce nom qui m'est si doux.

DAPHNIS.

Daphnis, fils de Lycas; Euryclée est ma mère.

NAIS.

Tes parens et les miens partout on les révère.

DAPHNIS.

Je connais Ménalcas, le père de Naïs (19).

NAIS.

Montre-moi ta cabane et tes bois, cher Daphnis.

DAPHNIS.

Regarde ces cyprès lever leur tête altière.

NAIS.

Mes chèvres, du berger je vais voir la chaumière.

DAPHNIS.

Mes taureaux, à Naïs je vais montrer ces lieux.

NAIS.

Quoi! vous touchez mon sein, Satyre audacieux!

DAPHNIS.

Je veux voir et baiser ces deux pommes naissantes.

NAIS.

Dieux! quel trouble! Ote donc, ôte tes mains brûlantes.

DAPHNIS.

Ta peur est d'un enfant, rassure tes esprits.

NAIS.

Le gason est humide, adieu mes beaux habits.

DAPHNIS.

Cette épaisse toison les préserve d'injure.

NAIS.

Eh bien! eh bien!... Pourquoi dénouer ma ceinture?

DAPHNIS.

C'est ma première offrande à l'autel de Vénus.

NAIS.

Méchant, arrête, on vient, j'entends un bruit confus.

DAPHNIS.

Le cyprès au cyprès redit notre hyménée.

NAIS.

Plus de voile! Naïs est nue! O destinée!

DAPHNIS.

Je te promets un voile et plus riche et plus fin.

NAIS.

Tu promets aujourd'hui; que tiendras-tu demain?

DAPHNIS.

Puissé-je dans ton sein lancer mon âme entière!

NAIS.

Diane, c'en est fait; pardonne à ta bergère.

DAPHNIS.

J'immole deux taureaux à Vénus, à l'Amour.

NAIS.

De vierge que j'étais, je suis femme en ce jour.

DAPHNIS.

Le nom sacré de mère est ton heureux partage.

C'est ainsi qu'enivrés des charmes de leur âge,
Ensemble devisaient ces époux du moment.
Ils se lèvent; Naïs s'éloigne lentement,
La honte est dans ses yeux, la joie est dans son âme;
Daphnis vole orgueilleux du succès de sa flamme.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

ODE NEUVIÈME D'ANACRÉON.

LE PASSANT.

D'OU viens-tu, colombe jolie?
De quel bocage d'Idalie
Vient le parfum délicieux
Que tu répands du haut des cieux,
Comme une fraîche et douce pluie?
Quels soins t'amènent en ces lieux?

LA COLOMBE.

Anacréon sur ce rivage
M'envoie, avec un doux message,
A son Bathylle, à son enfant,
Des cœurs le maître et le tyran.
Il me reçut de Cythérée
Pour le présent de quelques vers.
A son service consacrée,
J'ai mille emplois qui me sont chers,
Et tu me vois sa messagère.

Vainement il veut m'affranchir;
Esclave heureuse et volontaire,
Chez lui j'ai juré de mourir.
Quel est le sort de mes compagnes?
Voltiger du soir au matin,
Coucher aux bois, sur les montagnes;
Nul repos; et pour tout festin
Quelques grains, rebut des campagnes.
Mon maître jusque dans sa main
Me laisse becqueter du pain,
Et dans sa coupe étincelante
Je bois le vin qu'il me présente.
Ivre des plus heureux transports,
Je le caresse, je le fête,
Mes ailes ombragent sa tête;
Puis sur la lyre aux doux accords
Je tombe étendue et je dors.
Mais Anacréon se réveille;
Tu sais tout, je t'ai tout conté;
Adieu, berger; en vérité,
J'ai plus jasé qu'une corneille.

ODE ONZIÈME D'ANACRÉON.

J'ENTENDS les femmes qui me disent :
Anacréon, te voilà vieux.
Dans le miroir que tes yeux lisent :
Ton front, jadis si gracieux,
N'a plus d'ombrage et de parure.
De ce malheur je ne sais rien ;
Si j'ai perdu ma chevelure,
Je l'ignore ; mais je sais bien
Que le vieillard avec ivresse
Peut, jusques aux derniers momens,
Goûter les biens de la jeunesse,
Et jouer avec les enfans.

HERMINIE CHEZ LES BERGERS,

ÉPISODE TRADUIT DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CEPENDANT Herminie a percé, comme un trait,
Dans la sombre épaisseur d'une antique forêt;
Sa défaillante main laisse flotter les rênes,
Le frisson de la peur court dans toutes ses veines.
De sentiers en sentiers, de détours en détours,
Le coursier vagabond, qui l'entraîne toujours,
Aux yeux de Polidor dérobe enfin sa fuite,
Et brave désormais une vaine poursuite.
Tels que ces animaux lancés par le chasseur
Reviennent à pas lents, consternés, sans vigueur,
Si leur prompt ennemi, moins sûr de son audace,
Loin des champs découverts leur a caché sa trace.
Ainsi, les yeux baissés, la rougeur sur le front,
S'éloignent les chrétiens, honteux de leur affront.
La princesse s'enfuit, et, tremblante, éperdue
Sur le péril passé n'ose porter la vue.
Durant la nuit entière, et durant tout le jour,

Elle fuit sans conseil, sans guide que l'amour,
N'entend que ses sanglots, ne voit que sa misère;
Mais à l'heure où le dieu qui répand la lumière
Dételle ses coursiers, et plonge au sein des mers
De son disque enflammé la pourpre et les éclairs,
Près du riant Jourdain, la triste fugitive
S'arrête, et prend plaisir à s'asseoir sur la rive.

Là, toute entière au soin de nourrir ses douleurs,
Elle vit de soupirs, et s'abreuve de pleurs,
Enfin, la caressant de son aile indolente,
Morphée appesantit les yeux de cette amante,
Fait couler dans ses sens calmés par le repos
L'oubli consolateur qui suspend tous les maux;
Mais l'Amour, si fécond en trompeuses chimères,
Trouble de cette paix les douceurs passagères.

Aux premières clartés qui blanchissent les cieux,
Elle entend des oiseaux les chants mélodieux,
Le murmure confus de l'onde et du feuillage,
Et les jeux du zéphyr sur les fleurs du rivage:
Elle ouvre un œil humide; et quelques toits épars,
Cabanes de pasteurs, attirent ses regards:
Une voix au travers des rameaux et de l'onde

Semble la rappeler à sa douleur profonde.
Tout à coup ses soupirs et ses gémissemens
S'arrêtent, suspendus par des concerts charmans,
Mélange harmonieux de la voix des bergères,
Unie aux doux accords des flûtes bocagères.
Elle se lève, approche, et voit, d'un œil surpris,
Un homme en cheveux blancs, qui, sous l'ombrage assis,
Entouré d'un troupeau, d'une jeune famille,
Tresse l'osier flexible en écoutant sa fille.
A l'aspect imprévu d'un soldat étranger,
La famille champêtre a craint quelque danger.
Un salut d'Herminie, un souris les rassure;
Alors laissant flotter sa blonde chevelure :
Race heureuse, dit-elle, enfans aimés des dieux,
Poursuivez vos travaux, ils sont chers à mes yeux :
Surtout ne craignez pas que ce fer vous offense,
Qu'il trouble les plaisirs, les chants de l'innocence :
Mais, mon père, comment, si voisin des combats,
Dont le vaste incendie embrâse ces climats,
Pouvez-vous habiter ce séjour solitaire,
Sans craindre le ravage et les maux de la guerre ?

Mon fils, dit le vieillard, ce terrible fléau
Jusqu'ici respecta mes enfans, mon troupeau;

Les cris perçans de Mars, le bruit affreux des armes
Jamais dans ces déserts n'ont porté les alarmes :
Soit que le ciel, au faible accordant sa faveur,
Ait daigné conserver un innocent pasteur,
Ou soit que la fureur de l'épée étrangère
Ne frappe que l'orgueil des maîtres de la terre,
Semblable au feu du ciel qui pardonne aux vallons,
Et tombe avec fracas sur la cime des monts.
Ces barbares ont soif de luxe et d'opulence :
Qui pourrait les tenter dans ma vile indigence?
Vile pour d'autres yeux, mais plus chère à mon cœur
Que le sceptre des rois et leur vaine grandeur.
L'ardente ambition, l'avarice inflexible
Ne font point leur séjour dans mon âme paisible.
J'ai, pour calmer ma soif, ces limpides ruisseaux,
Sans craindre que le crime empoisonne leurs eaux;
Mon troupeau me nourrit; sans faste et sans dépense,
Mon verger sur ma table entretient l'abondance.
En bornant nos désirs, nous bornons nos besoins.
Gardiens de ces brebis, partageant tous mes soins,
Mes fils, de leurs parens serviteurs volontaires,
Jamais n'ont eu recours à des mains mercenaires.
Voir folâtrer les daims au milieu des chevreaux,
Le poisson fugitif se jouer sur les eaux,

La colombe au soleil étaler son plumage,
Voilà ce qui me charme en ce réduit sauvage.
Hélas ! mon cœur jadis connut d'autres désirs !
Dans l'âge où l'on se trompe en cherchant les plaisirs,
Mon orgueil méprisa la houlette champêtre.
Déserteur insensé des lieux qui m'ont vu naître,
Je courus à Memphis, et j'approchai du roi.
Je n'obtins, il est vrai, que le modeste emploi
D'augmenter des jardins la pompe et les délices;
Mais je connus la cour, je vis ses injustices:
Jouet des vains désirs qui consumaient mon cœur,
Flétri par les dégoûts, j'expiai mon erreur.
Sur les ailes du temps s'enfuirent la jeunesse,
Les rêves de l'espoir, l'ambitieuse ivresse;
Et ce cœur détrompé soupira pour la paix,
Trésor que je perdis en quittant mes forêts.
Adieu, dis-je, ô Memphis ! et dans ma solitude
Je vins chercher des jours exempts d'inquiétude.

Herminie, attentive à ce sage discours,
Dans un silence avide en dévore le cours,
Chaque mot proféré par la bouche éloquente
De ses sens orageux appaise la tourmente;
Ce tendre accueil fixant ses vœux irrésolus,

Elle veut demeurer en ces bois inconnus,
Du moins en attendant que, touché de sa peine,
Aux lieux qu'elle a quittés le destin la ramène.

O mortel fortuné! dit-elle avec douceur,
Vous qui fites jadis l'épreuve du malheur,
Au nom de ces plaisirs qui charment votre vie,
Prenez pitié des maux dont je suis poursuivie;
Sous le chaume avec vous daignez me recueillir.
Peut-être, en ces forêts, ce cœur mort au plaisir,
Plus calme, et délivré du poids de sa souffrance,
Va retrouver enfin la paix et l'espérance.
Si l'or, les diamans, ces trésors précieux
Que le vulgaire adore à l'égal de ses dieux,
Excitent vos regrets ou vos vœux, ô mon père!
Demandez; il suffit, je puis vous satisfaire.

A ces mots, dans ses yeux mouillés par les douleurs,
Purs comme le cristal ont roulé quelques pleurs.
Elle raconte alors ses cruelles alarmes.
Aux pleurs qu'il voit couler le vieillard joint ses larmes,
L'écoute avec bonté, lui parle avec amour,
Et d'un soin paternel la conduit au séjour
Où son antique épouse, à lui plaire empressée,
Partage tous ses vœux, et prévient sa pensée,

La fille des sultans cache en vain ses attraits
Sous des habits grossiers, sous des voiles épais;
On lit dans ses regards, dans sa noble attitude,
Qu'elle n'a pas toujours connu la servitude;
Rien ne peut de ses yeux éclipser la clarté,
Désenchanter sa grâce et sa douce fierté:
Même au milieu des soins d'un obscur ministère,
Tout trahit de son rang l'auguste caractère.

La modeste Herminie, une houlette en main,
Va paître les moutons sur l'herbe du matin,
Les ramène le soir de leur gras pâturage,
Et de ses doigts d'albâtre exprime leur laitage.
Souvent, quand les moutons accablés de chaleur,
A l'ombrage étendus respirent la fraîcheur,
Sur le tendre laurier, sur le pin jeune encore
Sa main grave le nom du héros qu'elle adore:
Tous les arbres du lieu sont pleins de ses amours;
Elle-même en traça le déplorable cours:
Son œil, en relisant ces tristes caractères,
Soudain laisse tomber des pleurs involontaires.
Arbres chéris, dit-elle, en poussant des soupirs,
Conservez ce récit de mes longs déplaisirs;

Faites qu'à votre aspect l'amant tendre et fidelle,
S'il vient se reposer sous votre ombre éternelle,
D'une douce pitié sente toucher son cœur,
Et s'écrie, en plaignant ma flamme et mon malheur :
La fortune et l'amour, tous deux d'intelligence,
Avec trop d'injustice ont payé sa constance.

Peut-être, si le ciel daigne écouter les vœux
Et les ardens soupirs des mortels malheureux,
L'indifférent auteur de mon inquiétude
Sera conduit un jour dans cette solitude ;
Peut-être encor ses yeux errans dans les forêts,
Sous ces arbres témoins de mes tristes regrets,
Découvrant tout à coup la tombe hospitalière,
Asile ouvert bientôt à ma froide poussière,
Laisseront en secret échapper quelques pleurs,
Tardive récompense à mes longues douleurs.

QUELQUES

BAISERS.

LE PREMIER BAISER

DE L'AMOUR.

ON sentait du zéphyr les premières caresses;
L'imprudent amandier, prodigue de promesses,
Élevait dans les airs son front blanchi de fleurs;
La robe de Cybèle et ses tendres couleurs,
D'un fleuve de cristal les humides rivages,
Le soleil jeune encor, le soleil du printemps,
Tout enivrait mon cœur dans le tableau des champs:
Je lisais dans le ciel de fortunés présages,
Son éclat m'annonçait le plus beau de mes jours:
Léger comme l'oiseau, je vole à mes amours.
Tu connais mes transports quand mon âme s'élance
Sur l'aile du désir aux champs de l'espérance :

Mes sens étaient remplis des rêves du bonheur;
J'y touchais, il échappe à ma brûlante ardeur:
Eucharis est absente!... O douleur! ô faiblesse!
Surpris, désenchanté, je tombais de langueur,
Le plaisir en poison se tourna sur mon cœur;
Tu reviens, ma surprise égale mon ivresse:
Ta bouche et tes regards souriaient à la fois.
O ma chère Eucharis, enfin je vous revois;
Non, vous ne savez pas combien, en votre absence,
Ce cœur tumultueux a souffert dans ce jour.
Avez-vous de lenteur accusé mon retour?
Hélas! répondis-tu, je perdais l'espérance.
A ce mot échappé de ton cœur innocent,
Où l'amour le plus tendre avait mis son accent,
Plus près encor de toi, je respirais à peine;
Un frisson dans mon sein courait de veine en veine;
Enfin, d'un bras timide enlaçant ton beau corps,
Par un baiser ma bouche expliqua mes transports:
La tienne s'entr'ouvrit sous mes lèvres ardentes,
Et je sentis frémir tes lèvres caressantes:
Je savourai long-temps leur divine fraîcheur,
Le nectar des baisers et leur suave odeur.
Dans tes sens étonnés il se fit un silence:
Tes beaux yeux se fermaient, se rouvraient tour à tour;

Leur surprise disait avec tant d'éloquence :
Je les ai donc connus ces baisers de l'amour,
Baisers délicieux dont j'ignorais les charmes !
Amour, dieu du bonheur, reçois ces tendres larmes.
  Eucharis, Eucharis, quel charmant souvenir !
Dans ton sein quelquefois le sens-tu revenir ?
  Le toucher délicat de ta bouche timide,
Mon cœur contre le tien palpitant de désir,
La fraîcheur, les parfums de ton haleine humide
Recueillis par ma bouche au milieu d'un soupir,
Ce mélange inoui de peine et de plaisir,
Charme et tourment d'un cœur voluptueux, avide,
Gravés dans ma pensée, imprimés dans mes sens,
Comme au jour du bonheur, me sont encor présens.

CONSEILS A EUCHARIS

POUR LA PRÉSERVER DE LA JALOUSIE.

VOIS-TU, mon Eucharis, ces familles de fleurs
Qui parent les saisons de leurs tendres couleurs?
Un zèle ingénieux, rival de la nature,
Veille sur leurs trésors, les préserve d'injure,
Leur ménage au matin les rayons du soleil.
Avec les mêmes soins, avec un art pareil,
Je défends ta candeur des piéges de l'envie.
Nos amours, tu le sais, sont les fleurs de ma vie,
Je veux les conserver dans toute leur fraîcheur,
D'un souffle empoisonné je veux garder ton cœur.
Ce cœur est tout ouvert, on pourrait le surprendre;
Écoute les conseils de l'ami le plus tendre.
Un point sur l'horizon, un nuage léger
Au pilote attentif annoncent le danger:
Il faut être en amour plus prévoyant encore.
Sous les feux du soleil si Pomone colore,
Mûrit avec plaisir un fruit délicieux,
L'espérance du goût et le charme des yeux,

Un ennemi secret, qu'il nourrit et recèle,
Lui porte jusqu'au cœur une atteinte mortelle :
Le fruit, c'est le bonheur ; le ver, c'est le méchant.
Il attaque surtout notre plus doux penchant ;
Sa bouche sait répandre un doute avec adresse,
Compatir aux tourmens d'une vive tendresse :
Reptile insidieux, flatteur et caressant,
Il joue autour du cœur et paraît innocent ;
Son dard ne fait d'abord qu'une simple piqûre ;
Mais chaque jour augmente et creuse la blessure :
Bientôt c'est une plaie où se glisse un poison.
En vain le tendre amour, aidé de la raison,
Voudrait du mal affreux calmer la violence ;
Rebelle à tous les soins, il s'aigrit en silence,
Déchire, agite, brûle et glace enfin les cœurs.
Adieu l'illusion, l'amour et ses faveurs !
Encor s'ils ne laissaient nulle trace en leur fuite !
Le regret les fait vivre en notre âme séduite ;
Elle nourrit long-temps un trop cher souvenir :
Dans une fausse ivresse on cherche le plaisir ;
Et le plaisir lui-même a perdu tous ses charmes ;
Et l'on s'écrie alors, les yeux baignés de larmes :
Hélas ! mes doux transports ont-ils fui sans retour ?
Me seront-ils rendus ? Jamais, répond l'amour.

Nous préservent les dieux d'un chagrin si funeste !
Ton cœur me fut donné : que ce trésor me reste.
S'il n'était plus à moi, malheureux sans retour,
Ne pouvant déposer un long et tendre amour,
J'aurais tous ses tourmens sans goûter ses délices.
Espérons des destins plus doux et plus propices ;
Mais souviens-toi toujours que des regards jaloux
Blessés de mon bonheur, veillent autour de nous.

LA BOUCHE RECONNAISSANTE.

Si je baise ton front aussi blanc que l'ivoire,
Un léger rouge y monte, en signe de plaisir;
Si je baise tes yeux, ces yeux qui font ta gloire,
Qui lancent dans mon cœur les flèches du désir,
J'y vois briller la joie en rayons de lumière;
Tout à coup, abaissant leur mourante paupière,
Ils semblent se fermer, ivres de volupté;
Mes baisers de ton sein doucement agité
Font lever et baisser les deux globes d'albâtre:
Mais ton front et tes yeux, ton sein que j'idolâtre,
Où mes lèvres toujours brûlent de se poser,
Ne me rendent jamais le plaisir du baiser.
La bouche, ô ma Vénus, seule est reconnaissante.
Vous la voyez d'abord tranquille et complaisante
Offrir sa double rose aux baisers de l'amour:
D'un bonheur plus parfait le désir la tourmente;
Déjà vous la sentez active, impatiente
Payer tous vos baisers du plus brûlant retour.
L'agréable concert, quand deux bouches avides,
Émules de plaisir dans leur choc amoureux,

Se donnent cent baisers, mille baisers rapides,
A peine interrompus par des soupirs heureux !
La bouche est de nos feux le fidèle interprète ;
C'est elle qui reçoit, qui transmet et répète
Les aveux, les sermens, l'amoureuse langueur,
Enfin tous les secrets du plaisir et du cœur.
Les âmes des amans par elle se répondent :
Les âmes des amans par elle se confondent.

LES BAISERS SURPRIS.

A QUATORZE ans (cet âge tendre, heureux,
N'est plus l'enfance, et n'est pas la jeunesse)
Déjà sensible, et partant amoureux,
Le beau Daphnis portait à sa maîtresse
Des lilas blancs, et la modeste fleur
Dont les parfums trahissent la pudeur.
Sur le duvet repose sa Justine,
Dans ses beaux yeux il n'est pas jour encor;
Daphnis attend : une porte voisine
S'ouvre à demi; par elle, en reflet d'or,
L'éclat du jour dans l'ombre s'insinue:
Heureux enfant, il découvre à ta vue
Ta jeune amante au moment du réveil;
Son œil s'entr'ouvre aux rayons du soleil
Qui luit sur elle, et levant sa paupière
Voit à la fois Daphnis et la lumière.
Il est près d'elle, il palpite d'amour,
Prend des baisers, et sa bouche répète
Tendres sermens : Justine était muette;
Mais elle rend le baiser à son tour.

De ces enfans, instruits par la nature,
Les tendres voix, les baisers, les soupirs
Sont confondus, forment un doux murmure.
Accord charmant! mystérieux plaisirs!
La voix d'un père est soudain entendue,
Elle résonne, approche à tout moment;
Que deviendront Justine et son amant?
Fuyez, Daphnis, hélas! je suis perdue.
Daphnis échappe, et libre de la peur,
Tressaille encor de joie et de bonheur.
Le cou tendu, l'œil fixe d'épouvante,
L'oreille au guet, et la main sur son cœur
Qui tremble et bat de honte et de frayeur,
Justine écoute; et, contre son attente,
Le bruit mourant se perd dans le lointain.
Au doux baiser son cœur revient soudain.
Du lit discret la toile complaisante
Cache le front de l'aimable innocente
Qui ferme l'œil, imite le sommeil,
Pour repenser à ce charmant réveil.

L'AMANT A L'ÉTOILE DU SOIR.

Astre du soir, astre de Cythérée,
De la nuit sombre aimable précurseur,
Lève ton front sur la voûte azurée :
J'attends de toi le signal du bonheur.

Le Dieu du jour et l'éclat qu'il dispense
De Vénus même ont trahi les plaisirs ;
Tes feux, amis de l'ombre et du silence,
Sont plus discrets, plus chers à mes désirs.

Astre d'amour, écoute ma prière.....
Un point brillant rayonne dans les cieux :
C'est toi ; je pars, je marche à la lumière :
Ah ! des Argus fais-moi tromper les yeux.

N'ai-je pas vu de champêtres demeures ?
Adèle ici m'attend avec l'amour ;
O nuit céleste ! hélas ! dans quelques heures,
Comme un éclair, va revenir le jour.

Astre du soir, astre de Cythérée,
De la nuit sombre aimable précurseur,
Reste long-temps sur la voûte azurée,
Et fais durer les éclairs du bonheur.

LE SOMMEIL D'EUCHARIS.

INSPIRÉ par un cœur qui n'a plus de repos,
Je cherchais Eucharis; mais le dieu des pavots
Les avait redoublés sur les yeux d'une amante.
Sans bruit, à la clarté d'un faible demi-jour,
Pareil au crépuscule, à l'aurore naissante,
Je m'avance : un hasard favorable à l'amour
A trahi les attraits d'une beauté modeste;
Eucharis est sans voile : ô spectacle céleste!
Dans ces globes rivaux quel mouvement léger!
Libres et séparés par un doux intervalle,
Leur rondeur est pareille et leur fraîcheur égale :
Que leur forme promet de plaisir au toucher!
De ce teint délicat les roses sont bien vives :
Que ce front a de calme et de grâces naïves!
Le marbre de Paros, celui qui fit des Dieux,
Sous l'immortel ciseau des sculpteurs de la Grèce,
Offrait-il la blancheur, l'éclat et la mollesse
De ce corps arrondi, pur, souple et gracieux?
Peintre de Psyché, toi qui nous rendras l'Albane (20),

Son talent toujours vrai, sa couleur diaphane,
Viens saisir la beauté dans les bras du sommeil,
Dans l'heureux abandon d'un enfant qui repose;
Tu ne pourrais jamais retrouver cette pause:
Hâte-toi, n'attends pas Eucharis au réveil.
Hélas! si tu voyais renaître son sourire,
Et dans ses yeux d'azur l'amour et la pudeur
Briller d'un feu céleste et pur comme son cœur,
Tu sentirais trembler ces mains que l'art inspire.
Immobile et brûlant, je m'enivre à longs traits
Du plaisir inconnu d'admirer tant d'attraits;
Je le goûte en amant, en jaloux, en avare:
Tous mes sens enflammés brûlent de tout oser,
La volupté contient le désir qui m'égare.
Ma bouche, en ce moment, contente du baiser,
Sur le front d'Eucharis, sur ses yeux se repose:
J'effleure seulement ses deux lèvres de rose,
Craignant que du baiser l'imprudente chaleur
Ne réveille Eucharis, n'abrège mon bonheur.
D'un plaisir moins discret sa gorge est le théâtre;
Mais, bientôt descendus par un chemin d'albâtre,
Mes baisers plus hardis tracent sur un beau corps
En humides sillons leur empreinte amoureuse;
Ils remontent vers toi, gorge voluptueuse,

Et caressent long-temps tes virginals trésors.

D'un mouvement plus vif je la sens agitée;
Elle croît sous mes mains et décroît tour à tour;
J'ai fait passer la flamme au cœur de Galatée;
Il s'éveille, il palpite, il se gonfle d'amour:
Nouveau Pigmalion j'adore mon ouvrage.
O surprise! ô transports! ô torrens de plaisirs!
Vénus, en ce moment, nous couvrit d'un nuage,
Et mon cœur trop jaloux garde ces souvenirs.

LE RACCOMMODEMENT.

IL est cruel d'exciter les alarmes.
Du tendre objet qui nous donna son cœur;
Mais par hasard si l'on eut ce malheur,
Un doux plaisir, un plaisir plein de charmes
C'est d'essuyer sur des yeux tout en pleurs
Par un baiser la trace des douleurs.
 Un envieux, qui jamais ne sommeille,
De bruits menteurs affligeait ton oreille;
Il te disait : Hélas! votre beauté,
Vos douces mœurs, cet heureux caractère
Que le volage a tant de fois chanté,
Sont méconnus, ils ont cessé de plaire.
 J'étais absent, et ton crédule amour,
Dans ses chagrins, m'accusait nuit et jour.
 J'arrive enfin, je vole à ma maîtresse:
Loin de courir au devant du baiser,
Froide, muette, et pâle de tristesse,
A mes transports tu peux te refuser!
Dieux! quel accueil! il glace mon ivresse.
Mais ton amant cherchait à t'excuser.

De tes ennuis je demandai la cause,
Et cependant sur tes lèvres de rose
Je ravissais quelques baisers d'amour.
O malheureux ! Eucharis offensée
A mes baisers n'accorde aucun retour !
Mes yeux enfin lisent dans ta pensée :
Oui, m'écriai-je, un odieux soupçon,
Un soin jaloux t'afflige et te dévore,
On nous trahit : des langues que j'abhorre
Dans ta jeune âme ont lancé leur poison.
Ah ! je le crains, nous serons leurs victimes.
Au nom des dieux, apprends-moi tous mes crimes.
Tu répondis avec un long soupir :
Vous le savez, mon cœur était paisible,
Il ignorait l'amour et le plaisir ;
A vos sermens, à vos feux trop sensible
Je vous aimai ; quelle était mon erreur !
Qu'avez-vous fait, hélas ! de mon bonheur,
De cette foi qui dut être éternelle ?
Vous trompez donc une amante nouvelle ?
Des pleurs amers coulèrent de tes yeux ;
Je recueillais leur brûlante rosée,
Mais sans pouvoir en arrêter le cours ;
Sous mes baisers elles coulaient toujours.

Je consolais mon amante abusée,
En attestant l'Amour et tous les dieux,
Qu'elle régnait à jamais sur mon âme.
Mon désespoir, mille baisers de flamme,
Ont suspendu le cours de ta douleur :
La vérité pénètre dans ton cœur,
Il s'attendrit, il s'ouvre à l'espérance;
L'aimable paix, l'heureuse confiance
Sur ton front pur renaissent par degrés,
Comme le jour dans les champs azurés;
Ma bouche efface une dernière larme
Qui roule encor dans tes yeux adorés :
Leur vif éclat brille d'un nouveau charme.
Que de baisers tu me rendis alors !
Pardonne-moi, disait ta voix touchante,
On est craintive alors qu'on est amante.
Et tes baisers reprenaient leurs transports.
Tu me pressais de tes mains caressantes;
Je sens, je vois le doux balancement
De tout ton corps, quand tes lèvres charmantes
Cherchaient, fuyaient, recherchaient ton amant,
Ou s'unissant à mes lèvres ardentes,
Sans les quitter, et sans se reposer,
Perpétuaient l'ivresse du baiser.

Dans leurs amours les colombes fidelles,
Dans leurs baisers les blanches tourterelles
N'ont pas la grâce et la vivacité,
Cet abandon rempli de volupté
Que les regrets, la joie, et ses tendresses
Donnaient ensemble à tes douces caresses.
Amour, Amour, aucun de nos plaisirs
Ne m'a laissé de plus chers souvenirs.

LE PRINTEMPS DE L'AMOUR.

Jamais printemps n'aura d'aussi beaux jours
Que le printemps où le cœur semble éclore
A la chaleur des premières amours,
Comme une rose aux caresses de Flore.
Un voile épais nous dérobait les cieux,
Un dieu survient, touche notre paupière,
Le voile tombe, et tout à coup nos yeux
Ont réfléchi l'éclat de la lumière.
Nous admirons, dans nos jeunes transports,
L'heureux mélange et les secrets accords
De ce vert tendre, habit de la jeunesse
Des prés, des bois dépouillés si long-temps,
Avec l'azur, la pourpre et la richesse
De mille fleurs, couronne du printemps.
Notre œil poursuit, au séjour des orages,
Ces légions, ces groupes de nuages,
Enfans des airs, rapides voyageurs,
Dont le soleil enrichit les couleurs;
Ils ont passé : le dieu qui nous éclaire
Montre son disque et sourit à la terre :

Les cieux plus doux reprennent leur azur ;
Un air plus frais, plus subtil et plus pur
Charme nos sens, nous flatte, nous caresse ;
Il nous anime ; et, pénétrant nos corps,
Y fait couler la force et l'allégresse ;
Tous les bienfaits, enfin tous les trésors
Autour de nous répandus sans mesure
Par l'éternelle et prodigue nature,
Frappent l'esprit, attendrissent le cœur.
Tout brille alors de grâce et de bonheur,
Et par l'amour notre ivresse abusée
Croit sur la terre habiter l'élysée.

Saison d'amour, saison que je chéris,
Tes doux soleils ont vu naître ma flamme ;
Il t'en souvient, ma naïve Eucharis,
C'est au printemps que je touchai ton âme.
Le bois plus sombre invitait au plaisir
Le jeune oiseau qui cherchait son amante,
Quand ce baiser, d'immortel souvenir,
Accrut la flamme en mes veines errante.
Que ce printemps était riche de fleurs !
Comme nos yeux admiraient la verdure !
L'amour lui-même empruntait à nos cœurs
Mille beautés pour parer la nature.

Hélas! combien la saison, à son tour,
Prêtait de charme au charme de l'amour !
Rappelle-toi ces deux nuits fortunées,
Par les amours l'une à l'autre enchaînées,
Nuits si long-temps objets de mes désirs !
Ne rougis pas, je tairai nos plaisirs;
Mais laisse-moi te répéter encore
Notre surprise à la première aurore
Qui les suivit. Après un doux sommeil,
Nos sens à peine étaient à leur réveil;
Tes bras d'albâtre, ouverts par la tendresse,
Ont effleuré le cœur de ton amant;
Ta main le touche avec étonnement.
Mon œil s'entr'ouvre, et je vois ma maîtresse !
Nos vifs transports éclatent à la fois;
Un long baiser interrompit nos voix,
Et de l'amour la renaissante ivresse,
Dans ses adieux, eut encor la fraîcheur,
L'illusion, la grâce enchanteresse
Et tous les feux de son premier bonheur.
Rappelle-toi nos charmantes soirées
Dans ces forêts à l'amour consacrées,
Et ces baisers furtifs, délicieux,
Que protégeaient l'ombrage et le silence;

L'hymne d'amour et de reconnaissance
Que tu chantais à l'astre radieux
Dont il semblait que la douce présence
Sur nos plaisirs veillât du haut des cieux.
Non, quand j'aurais les pinceaux du génie,
Ses traits de feu, ses plus riches couleurs
Ne rendraient pas la secrète harmonie
Entre l'amour, la nature et nos cœurs.

LE JEUNE HOMME

ENTRE LA GLOIRE ET L'AMOUR.

ENTRAINÉ dès l'enfance à la cour d'Apollon,
Mais prêtre de Vénus, l'Athénien Damon
Disait à son amie : Hélyce, je t'adore,
Tes désirs sont mes lois; plus que jamais épris
De nos feux mutuels je rends grâce à Cypris.
Cependant, je l'avoue, un chagrin me dévore :
Déjà sont écoulés les plus beaux de mes jours,
Et caché tout entier sous l'aile des Amours,
Indolent, je renonce à mon art, à la gloire.
Je ne sais quelle voix rappelle à ma mémoire
Les sublimes écrits et les noms immortels
De tous ces demi-dieux adorés par la Grèce.
Dans Athènes, partout leurs marbres, leurs autels
Poursuivent mes regards, enflamment ma jeunesse.
Attendrai-je que l'âge ait glacé ces transports,
Et m'ait rangé vivant dans la foule des morts?
Hélyce, je le crois, c'est un dieu qui m'inspire.
La gloire en traits de feu se peint-elle à ton cœur?

L'Amour, répond Hélyce, a fait notre bonheur,
Je suis toute à l'Amour ; imite mon délire.
Alors deux bras d'albâtre autour de lui passés
Retiennent le rebelle et l'amante enlacés ;
Le baiser le plus doux le caresse et l'enchaîne.
A ce baiser, soudain il sent de veine en veine
Courir jusqu'à son cœur la flamme du désir,
Comme ce trait de feu précurseur des orages
Qui brille en sillonnant les ténébreux nuages ;
La gloire disparaît, Damon vole au plaisir.
Sûre de ses appas, la douce enchanteresse
Sentait tout leur pouvoir, et levant ses beaux yeux:
Objet de mon amour, connais-tu sous les cieux
Un plaisir, un bonheur égal à notre ivresse?
Il cède ; tout rempli de ses nouveaux transports,
Il oublie Apollon et ses divins accords.
Cependant quelquefois l'infortuné soupire,
Interroge, en pleurant, les cordes de sa lyre.

LE BAISER DU SOUVENI

Non loin des rives poétiques
Où, dans ses vers mélancoliques,
Pétrarque chanta ses tourmens,
Hylas admirait le printemps.
Sur le penchant d'une colline
Qui doucement baisse et s'incline
Jusques au bas d'un frais vallon,
Bien défendu de l'aquilon,
Il aperçoit la tendre Isaure,
Premier objet de son ardeur;
Elle était jeune et belle encore:
Du temps le souffle destructeur
Souvent dès la seconde aurore
Fane les fleurs, les décolore;
Son indulgence a respecté
Cette rose dans son été.
Isaure tremblante et surprise
A reconnu son cher Hylas;
Mais elle s'arrête indécise,

Voulant poursuivre et n'osant pas.
Hylas impatient s'élance,
Et sa maîtresse qui balance
L'entend, le reçoit à la fois;
Elle est sans force, elle est sans voix;
Mais lui, dans ses transports, s'écrie,
En la serrant entre ses bras :
Toi que j'aimais plus que ma vie,
Que j'aimerai jusqu'au trépas,
Toi, que toujours mon cœur rappelle,
Dis, par quelles faveurs des dieux
Te retrouvé-je dans ces lieux?
Isaure, hélas! se souvient-elle?...
—Pourrais-tu douter de ma foi,
Cher Hylas? une loi cruelle,
Un père ont disposé de moi;
Mais ce cœur est resté fidelle.
Comme le fer vole à l'aimant,
De la maîtresse et de l'amant
A ces mots les lèvres s'unissent;
En se touchant leurs corps frémissent;
Tout leur printemps est de retour:
Et tous les deux, brûlans d'ivresse,
Dans la coupe de la jeunesse

Boivent le nectar de l'amour.
De ces transports, de ce délire,
Plus calme enfin leur cœur respire :
Les bras doucement enlacés,
Les yeux l'un sur l'autre fixés,
L'ardent Hylas et son amante
De l'humble mont suivent la pente.
Ils se parlaient de leurs plaisirs,
Du temps d'amour et d'innocence
Où la plus simple jouissance
Contentait leurs jeunes désirs.
Cette confidence chérie
Les fait soupirer à la fois ;
Et du vallon au fond des bois,
Du fond des bois à la prairie,
Leurs pieds foulant l'herbe fleurie
Vont et reviennent tour à tour.
Hélas ! le plaisir et l'amour
N'ont jamais su compter les heures.
Du haut des célestes demeures,
Déjà le dieu brillant du jour,
Calmant son rapide incendie,
Laissait, avec l'ombre agrandie,
Renaître un souffle de fraîcheur.

Ami, c'est assez de bonheur,
Il faut nous quitter, dit Isaure.
— Écoute un amant qui t'implore.
— Au nom des dieux, calme ton cœur.
Notre amour était légitime ;
Désormais, sans honte et sans crime,
Nous ne pouvons l'entretenir ;
Mais, pour charmer notre tristesse,
Laissons quelquefois revenir
L'image douce, enchanteresse
De cette innocente caresse,
De ce baiser du souvenir.

FIN.

NOTES.

PREMIER BAISER.

(1) De blanche qu'elle était, la rose purpurine.

Le texte dit :

Ecce calent illæ, cupidæque per ora Diones
Aura, susurranti flamine, lenta subit.
Quotque rosas tetigit, tot basia nata repentè
Gaudia reddebant multiplicata deæ.
At Cytherea, natans niveis per nubila cycnis,
Ingentis terræ cœpit obire globum.
Triptolemique modo, fecundis oscula glebis
Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.

C'est-à-dire :

« Les roses s'échauffent sous ses baisers; le zéphyr « avec un doux murmure vient se jouer sur les lèvres « de l'avide Vénus : autant elle touche de roses, au- « tant il naît de baisers, qui rendent et multiplient les « plaisirs de la déesse. Cependant Cythérée, traînée « dans les airs par des cygnes plus blancs que la neige, « commence à faire le tour du globe immense de la « terre : Triptolème nouveau, elle sème les baisers

« sur les plaines fécondées, en prononçant trois fois « des mots mystérieux ».

Ces pensées n'étaient pas plus difficiles à rendre en vers que d'autres; mais elles n'offraient pas toutes un sens clair et raisonnable : je me suis cru permis de substituer des idées également prises dans le sujet, et d'ajouter quelques traits au gracieux tableau de Jean Second.

BAISER V.

(2) Ce baiser offrirait les plus grandes difficultés même à un traducteur en prose. Ce ne serait pas à cause de la brièveté désespérante du texte, cette brièveté est, à la vérité, impossible à atteindre pour nous, et le goût même défendrait de le tenter; mais les images de ce petit tableau sont si vives, les expressions si élégantes et si passionnées, que toutes les ressources d'une langue aussi flexible que l'original ne seraient pas de trop pour le rendre.

BAISER VIII.

(3) Je n'ai pas tout à fait rendu le texte avec fidélité dans ce passage; en voici le sens exact: « Hélas! « quels combats s'élèvent entre mes yeux et mes lè« vres? Pourrais-je donc souffrir Jupiter pour rival? « Mes yeux jaloux ne veulent pas supporter la rivalité « de mes lèvres ».

J'ai cru que Jean Second faisait fort mal à propos

intervenir Jupiter en ce moment, et qu'il fallait rendre plus naturelles les pensées qui terminent ce baiser plein de grâce, de poésie et de volupté.

BAISER IX.

(4) Ce baiser n'est ni raisonnable, ni vrai dans Jean Second. Après m'être convaincu que sa traduction n'aurait aucun agrément dans notre langue, je l'ai imité, en tâchant de conserver le ton du genre, dont mon auteur était sorti dans cette circonstance. Je citerai seulement cinq vers de la traduction que j'avais d'abord faite :

Mon vers est chaste, et chastes mes peintures;
Loin qu'aucun âge en puisse être offensé,
De rigorisme un pédant hérissé
A haute voix les lirait sans scrupule
Aux écoliers soumis à sa férule.

BAISER XI.

(5) Rien n'est plus élégant d'expression que les vers de cette pièce; mais il faut avouer qu'elle pèche par le fond. Le poëte de la raison, Boileau a dit:

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Et j'avoue que les plus jolis vers du monde ne sauraient racheter, à mes yeux, l'absence du bon sens, le premier de tous les mérites en poésie comme en pro-

se : aussi ai-je été vivement tenté de supprimer ce baiser; mais, comme traducteur, je ne l'ai pas dû peut-être.

BAISER XVIII.

(6) J'ai retranché dans ma traduction quatre vers qui détruisaient l'agréable gradation des pensées de Jean Second. Voici le sens de ces quatre vers :

« Donne-moi autant de baisers que la main du léger
« dieu des amours m'a lancé de flèches dans le cœur,
« autant qu'il en conserve dans son carquois d'or ».

Il ne faut pas beaucoup de jugement pour sentir que cette froide antithèse est absolument inutile et déplacée.

ÉLÉGIE III.

(7) Il s'agit ici de Julie, les premières amours du poëte. Un livre entier d'élégies porte le nom de cette femme adorée, que Jean Second paraît avoir regretée long-temps, comme l'attestent ses ouvrages. Il composa encore pour elle trois élégies solennelles, au printemps de chacune des trois années qui suivirent leur séparation. Pour juger de la fertilité et de l'abondance de ce jeune poëte, il faut le comparer à lui-même dans ces trois agréables compositions sur le même sujet. Celle que j'ai traduite, me paraît digne d'Ovide, et quelquefois de Tibulle.

(8) Le texte dit :

Vatis amatoris Julia sculpta manu.

Quoique je n'aie pu retrouver en Hollande et dans la Belgique aucuns des ouvrages de Jean Second en sculpture, il est constant que non-seulement il s'amusait à modeler en terre, et qu'il faisait ainsi le portrait de ses amis pour se consoler de leur absence, mais encore qu'il travaillait en marbre avec talent; je pourrais donner pour preuve de ce que j'avance les éloges du peintre Schorellius, rapportés par Jean Second lui-même, sur le portrait de cette même Julie, ceux de Douza, de Heinsius, de Scriverius, et de tous les hommes célèbres, qui n'ont pas moins vanté ses talens comme sculpteur que comme poëte; mais, pour terminer toute discussion, je n'ai besoin que de citer les vers suivans, de l'élégie funèbre d'Adrien Marius, sur la mort de Jean Second, son frère :

Nulla dies unquam tales, plaga nulla labores
Nesciet, artificesque manus, et cæla poetæ,
Julia queis vivo formosa in marmore spirat,
Et formosa Neæra, atque altera tertius ignis,
Et cari fratrum vultus, carique parentis,
Oraque amicorum varia, et tua maxime Cæsar,
Nunquam sculpta aliâ meliùs simulatave dextrâ.

Ces vers sont assurément une autorité irrécusable; personne n'a plus été à portée, qu'Adrien Marius, de savoir si son frère avait cultivé la sculpture : et quant

au mérite de ses productions, la raison dit que Jean Second n'aurait pas osé présenter au cardinal de Tavère, son bienfaiteur, et surtout à l'empereur Charles-Quint, leurs portraits, s'il n'eût eu la certitude que ces ouvrages méritaient quelque distinction. Je n'insiste sur ces détails que parce qu'un poëte hollandais, célèbre par ses connaissances, a pensé que Jean Second ne savait que graver et mouler, et que c'était en ce sens qu'on devait entendre ces mots de l'épitaphe du jeune poëte : *fingendi atque sculpendi laudatissimus*. Je crois que cette opinion est une erreur.

ÉLÉGIE II.

(9) Le texte dit Venerilla, et non pas Glycère; je ne veux pas rendre Jean Second coupable d'une maîtresse de plus; au reste, cette élégie est charmante, Ovide ne l'eût pas trouvée indigne de lui.

ÉLÉGIE IX.

(10) Cette élégie, vraiment antique, fut jetée toute entière, pour me servir d'une expression de Jean Second, dans une course de cheval, qu'il fit aux environs d'une ville d'Espagne. Son propre témoignage, qu'on ne peut révoquer en doute, tant il annonce de sincérité et de candeur dans tous ses écrits, atteste qu'il répugnait beaucoup à retoucher ses ouvrages. Sans lui faire un mérite de ce défaut, dont l'âge l'aurait corrigé sans doute, puis-je m'empêcher de remarquer quelle

étonnante facilité ce jeune homme avait reçue de la nature, et quel poëte d'aussi brillantes dispositions promettaient à sa patrie.

ÉLÉGIE X.

(11) Le texte dit:

Sic ego : muscoso genitor sic Delus ab antro.

Une foule d'ouvrages géographiques que j'ai consultés, sont muets sur ce fleuve; mais tout fait penser que c'est la Dyle, qui coule dans le Brabant, lieu du départ de Jean Second : l'Escaut étant un fleuve de la même contrée, je n'ai pas hésité à le substituer à la Dyle.

(12) Craneveld (François), de Nimègue, conseiller au grand conseil de Malines, ami des lettres, cultivait aussi les muses, et chérissait notre poëte.

(13 et 14) Le Clerc ou De Clercq, jeune homme plein d'instruction, contemporain et ami intime de de Jean Second.

(15) Il s'agit de Charles Catz, autre ami de Jean Second. Il y a eu un grand pensionnaire de ce nom; magistrat illustre par ses vertus, il a fait en outre de très-jolis vers. Mais ce n'est pas de lui dont il s'agit, et je n'ai pas pu, malgré toutes mes recherches, savoir celui auquel s'appliquent les éloges de Jean Se-

cond. Il paraît avoir eu pour amis deux frères du même nom, dont l'un s'appelait Charles, et l'autre François Catz, tous deux distingués par leur amour pour les lettres.

LETTRE XI.

(16) Occo (Sibrand-Pompée), né à Amsterdam, fils de Pompée, Frison, qui s'était établi à Amsterdam où sa maison était connue comme un point de réunion de gens de mérite nationaux et étrangers, après avoir fait d'excellentes études, voyagea en Italie, en France et en Allemagne, et s'y lia avec les hommes les plus distingués de son temps. De retour dans sa ville natale, il y occupa en 1541, 1542 et 1556, différentes places de magistrature, celle de bourguemestre en dernier lieu; mais n'en continua pas moins d'être un patron zélé des lettres, et de ceux qui les cultivent. Jean-Isaac Pontanus, dans son *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, l. 22, c. 38, cite pour ses correspondans Alciat, Viglius Zuichemus ab Ayta, et Jean Second. Pierre Apherdianus lui dédia ses *Epigrammata moralia*, et loue son goût et son talent pour la poésie latine.

(Tiré de l'*Histoire d'Amsterdam*, par Wagenaer, 3 vol. *in*-folio; tom. 3, pag. 199, en hollandais).

(17) Il s'agit ici de la ville de Bourges, où André Alciat tenait alors une chaire de droit.

IDYLLE DE THÉOCRITE.

(18) Je sais qu'il y a différens avis sur les deux premiers vers de cette idylle. Le célèbre Danse de Villoison, que je consultai dans le temps à cet égard, m'assura que les plus doctes n'avaient pu s'accorder sur ce passage, et ne désapprouva pas le sens pour lequel je m'étais déterminé. Mon explication est d'ailleurs conforme à l'idée qu'Homère et Euripide nous donnent d'Hélène, qu'ils représentent comme vertueuse et trompée.

(19) Il n'est pas naturel que le berger dise des injures à Naïs, et cherche à rabaisser sa famille dans un pareil moment. La ponctuation de Valckenaer autorise le sens que j'ai donné à ce vers.

(20) M. Gérard, élève de l'école de David, auteur de Psyché. Cette suave et ingénieuse composition a prouvé que le peintre de Bélisaire, favorisé de la nature, a reçu d'elle le double présent de l'énergie et de la grâce.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN ET COMPAGNIE.

